



**FENÊTRE
DE LANCEMENT**
SEB LE RÉVEUR

Fenetre de Lancement

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : T-120 : L'Odeur de l'Azote	4
Chapitre 2 : T-6 Mois : L'Arrivée à l'Enfer Vert	10
Chapitre 3 : T-100 : Le Clic du Harnais	15
Chapitre 4 : T-5 Mois : La Première Anomalie	20
Chapitre 5 : T-90 : Le Chant des Ventilateurs	25
Chapitre 6 : T-4 Mois : La Sueur et l'Acier	31
Chapitre 7 : T-75 : L'Ombre sur le Radar	36
Chapitre 8 : T-3 Mois : Le Dossier Fantôme	41
Chapitre 9 : T-60 : La Moitié du Chemin	45
Chapitre 10 : T-2 Mois : La Trahison d'Hélène	50
Chapitre 11 : T-45 : L'Éclat du Miroir	54
Chapitre 12 : T-1 Mois : La Chute Libre	58
Chapitre 13 : T-30 : Les Boulons Explosifs	62
Chapitre 14 : T-2 Semaines : Le Sabotage Planifié	68
Chapitre 15 : T-15 : L'Oxygène Liquide	72
Chapitre 16 : T-5 : Le Point de Non-Retour	76
Chapitre 17 : T-2 : La Fusion des Temps	81
Chapitre 18 : T-0 : L'Ignition	84
Chapitre 19 : Post-Vol : Le Silence de l'Espace	89
Chapitre 20 : Épilogue : La Poussière de Kourou	93

Chapitre 1

T-120 : L'Odeur de l'Azote

Dans la pénombre bleutée du cockpit de la capsule *Céleste*, le temps ne s'écoulait plus selon les lois immuables de la physique, mais au rythme saccadé des pulsations cardiaques. T-120 minutes. Cent vingt minutes avant que l'acier et le feu ne déchirent le voile de l'atmosphère.

Naya sentait l'odeur de l'azote monter à ses narines, une fragrance sèche, presque métallique, qui semblait vouloir geler l'intérieur de ses poumons. C'était une odeur de laboratoire, une odeur de silence, aux antipodes de la moiteur exubérante de la jungle qui, au-dehors, griffait les parois de verre du centre spatial de Kourou. Ses doigts, fins et agiles, glissaient sur les scellés du panneau de contrôle avec une délicatesse qui frisait la dévotion. Pour elle, la précision n'était pas seulement une compétence ; c'était un sanctuaire, l'unique langage qui ne l'avait jamais trahie.

Elle perçut alors un déplacement d'air, une onde de chaleur humaine venant perturber la froideur stérile de la cabine. Avant même de le voir, elle sut que c'était Tomas.

Il était là, sanglé dans sa combinaison pressurisée, une silhouette massive dont l'immobilité trahissait une fragilité de porcelaine. Le silence qu'il dégageait n'était pas celui de la paix, mais celui d'une ruine après l'incendie. Naya se figea, sa main s'attardant sur un cadran de polycarbonate. Elle n'avait pas besoin de lever les yeux pour sentir son regard peser sur sa nuque, une caresse invisible qui faisait frissonner la peau sensible sous son chignon strict.

— Tu vérifies encore les étanchéités ? murmura Tomas.

Sa voix passa à travers l'intercom avec un grain de sable et de velours, une fréquence si basse qu'elle semblait s'adresser directement au sang de Naya plutôt qu'à ses oreilles. C'était le son d'un violoncelle dont les cordes auraient été trop tendues.

Naya se tourna lentement. L'espace entre eux était dérisoire, à peine quelques centimètres où se mélangeaient l'odeur chimique de la cabine et celle, plus intime, de la peau de Tomas — un mélange de savon neutre et de cette angoisse froide qui précède les grands départs. Elle plongea son regard dans le sien. Tomas avait des yeux de naufragé, des iris d'un gris d'orage où flottait encore l'ombre des étoiles qu'il avait jadis bravées.

— La précision est la seule chose qui nous sépare du néant, Tomas, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait ferme, mais qui trahissait une légère oscillation.

C'est alors qu'elle la vit. Sur l'écran de télémétrie latérale, une aiguille tressaillait. Une anomalie de fréquence, une irrégularité dans le flux de données qui n'aurait pas dû exister. Dans l'univers de Naya, les chiffres étaient des colonnes de marbre ; ils ne devaient pas danser ainsi. Elle posa sa main à plat sur la console. Le métal était glacé, mais sous la surface, elle crut percevoir un frémissement. Ce n'était pas le moteur. C'était un battement de cœur mécanique, une arythmie dans le système nerveux de *Céleste*.

Tomas s'approcha davantage. Sa main, gantée mais lourde d'une intention palpable, vint se poser juste à côté de celle de Naya. Il ne la toucha pas, mais elle sentit la radiation de sa chaleur à travers les épaisseurs de Nomex. Dans l'exiguïté du cockpit, l'air devenait soudainement irrespirable de chaleur humaine.

— Le vaisseau a peur, Naya, murmura-t-il avec une tendresse désabusée.

— Ne dis pas de sottises. S'il y a une oscillation, c'est qu'il y a une faille. Une erreur de calcul. Une vérité que l'on m'a cachée.

Elle manipula les commandes avec une frénésie contenue, cherchant l'origine de ce rythme fantôme. Son propre cœur s'était mis à l'unisson de l'aiguille folle.

— Naya... arrête. Regarde-moi.

L'ordre était doux, mais irrésistible. Elle leva les yeux. Tomas n'était plus l'astronaute brisé ; il était l'homme qui voyait à travers son armure d'équations.

— Tu cherches toujours à réparer ce qui ne peut pas l'être, reprit-il. Tu penses que si tu scelles parfaitement cette cabine, tu empêcheras le passé de s'y engouffrer. Mais le vide finit toujours par trouver une fissure.

Il tendit un doigt et, cette fois, il effleura le dos de sa main. À travers la fibre technique de leurs gants, elle ne sentit pas le métal, mais la pression de son existence. C'était une décharge lente, un courant continu qui venait court-circuiter dix ans de certitudes mathématiques. Elle aurait pu retirer sa main, se draper dans sa dignité d'ingénieure, mais son corps refusait d'obéir. Elle était affamée de cette chaleur.

— Cette oscillation... reprit-elle, le souffle court, elle n'est pas dans les plans. Hélène dit que tout est nominal, mais ce signal est une signature. C'est comme si quelqu'un avait laissé une empreinte digitale dans le code.

Elle se rapprocha de lui, l'urgence de sa découverte l'emportant sur sa pudeur. L'odeur de l'azote se fit plus acide, soulignant la tension.

— Et si le programme n'était pas ce qu'on nous a vendu ? Si mon père...

Sa voix se brisa sur ce nom, une plaie jamais refermée. Tomas posa ses deux mains sur ses épaules. À travers le tissu rigide, elle sentit la force de son étreinte, son ancrage alors que le sol se déroba.

— Naya, écoute-moi. On est à T-110 minutes. La vérité ne se trouve pas dans les cadrans. Elle est ici.

Il approcha son visage du sien. Elle pouvait voir les pores de sa peau, la petite cicatrice au coin de son sourcil, et cette vulnérabilité brute dans ses doigts qui tremblaient imperceptiblement. Elle comprit soudain que sa solidité n'était qu'une façade de glace prête à rompre.

— J'ai passé ma vie à chercher des réponses dans le ciel, continua-t-il, sa voix vibrant contre ses lèvres. Mais c'est ici, dans ce cockpit avec l'odeur de l'azote et le bruit de tes calculs, que je me sens enfin vivant. Naya, regarde l'oscillation. Écoute-la comme un chant.

Elle ferma les yeux. Le ronronnement des ventilateurs, la pression des mains de Tomas, le battement de l'aiguille... tout fusionnait. Leur intimité était une bulle suspendue au-dessus de l'abîme. Dehors, Hélène, dans sa tour de contrôle, jouait aux échecs avec leur destin. Mais ici, il n'y avait qu'une femme qui craignait d'aimer et un homme qui n'avait plus peur de mourir.

Soudain, une alarme stridente déchira l'instant. Un bip rouge, impitoyable, se mit à clignoter.

ALERTE : INTÉGRITÉ DU SCÉLÉ GAMMA – VÉRIFICATION REQUISE.

Naya se recula brusquement, ses doigts se précipitant sur le clavier. L'oscillation était devenue un séisme numérique. Sur l'écran, des lignes de code défilaient à une vitesse vertigineuse. C'était une syntaxe particulière, une manière de structurer les boucles de rétroaction qui n'appartenait qu'à un seul homme.

— C'est lui, murmura-t-elle, le visage pâlisant sous la lumière rouge cramoisi des

diodes. C'est la signature de mon père. Il appelait ça "le battement de cœur de la machine". Il laissait toujours une faille pour l'humain.

Un silence de plomb s'abattit, seulement troublé par le cri lointain des singes hurleurs de la jungle qui assiégeait le centre. Naya comprit que le système de pressurisation ne tiendrait jamais. C'était un suicide programmé, un "sacrifice nécessaire" orchestré par Hélène pour masquer les défaillances du programme.

— Elle nous a menti sur tout, Tomas. Si on part, on meurt.

Tomas serra sa main. La chaleur de sa paume traversa les couches de polymère.

— Alors on ne part pas, répondit-il avec un sourire triste qui lui déchira le cœur. Les cathédrales se reconstruisent, Naya. Les âmes, non.

Il s'approcha d'elle autant que son harnais le lui permettait. Leurs visages n'étaient plus séparés que par la buée de leur souffle sur leurs visières respectives, ce voile d'humidité humaine qui obscurcissait enfin la machine. Naya se sentit légère, débarrassée du poids des équations. Elle était une femme dans un cockpit qui se refroidissait, amoureuse d'un homme qui cherchait la paix.

— Qu'est-ce que tu ressens ? demanda-t-il tout bas.

— J'ai peur, avoua-t-elle. Mais j'ai aussi l'impression d'être enfin réveillée.

Tomas approcha sa main de son visage et, d'un geste d'une tendresse infinie, il essuya la larme qui perlait sur sa joue avec son pouce ganté. Le contact était maladroit, entravé par la technique, mais d'une intensité bouleversante.

— Alors réveillons-nous ensemble.

Elle se tourna vers le terminal de secours dissimulé, l'héritage secret de son père. Ses doigts ne tremblaient plus. Elle n'était plus l'ingénieure de vol de la mission Céleste. Elle était la fille d'un homme qui aimait trop la liberté, et la femme qui aimait un homme fatigué de fuir.

L'odeur de l'azote était maintenant étouffée par un parfum imaginaire, celui des fleurs de frangipanier qui embaumaient les soirées de Kourou après la pluie. Naya ferma les yeux, respira une dernière fois l'odeur de Tomas à travers l'ozone des circuits, et appuya sur la séquence d'auto-destruction des systèmes de bord.

Le premier voyant passa au rouge cramoisi. Mais dans le cœur de Naya, pour la première fois, tout passait au vert. L'apocalypse pouvait commencer ; elle n'était plus seule. Elle prit la main de Tomas, entremêla ses doigts aux siens, et attendit que le ciel leur tombe sur la tête. Le compte à rebours vers leur nouvelle vie venait de commencer, et cette fois, c'était elle qui tenait les commandes.

Chapitre 2

T-6 Mois : L'Arrivée à l'Enfer Vert

Lorsque la porte de l'avion s'ouvrit sur le tarmac de Cayenne-Rochambeau, ce ne fut pas de l'air que je respirai, mais une étreinte. Une caresse moite, lourde, presque indécente, qui s'engouffra dans mes poumons comme pour me rappeler que l'ordre des choses, ici, n'appartenait plus aux hommes, mais à la terre. La Guyane ne vous accueille pas ; elle vous absorbe.

Je restai un instant immobile sur la passerelle, les doigts crispés sur la lanière de mon sac à dos, les yeux plissés sous un soleil qui ne brillait pas, mais qui pesait. Je me sentis soudainement minuscule, une petite équation perdue dans l'immensité d'un chaos végétal. À l'horizon, la jungle n'était pas une simple forêt, c'était une bête tapie, un océan de chlorophylle dont le ressac venait mourir aux pieds des structures d'acier du Centre Spatial Guyanais. Là-bas, au loin, j'apercevais les silhouettes blanches des portiques de lancement, ces cathédrales de titane qui semblaient défier l'apesanteur et la décomposition.

C'était un contraste violent, une blessure visuelle. D'un côté, la géométrie stérile des ingénieurs, le monde du vide et de l'azote liquide ; de l'autre, cette humidité organique, cette odeur d'humus et de fleurs carnivores qui montait du sol comme un soupir. Je fermai les yeux. Je comptai les battements de mon propre cœur, cherchant à imposer une cadence parfaite à ce muscle traître, mais le rythme restait sourd, troublé par l'appel de l'invisible.

Le trajet vers Kourou fut une plongée dans un rêve éveillé. À travers la vitre teintée, je voyais défiler les maisons de bois coloré, puis, soudainement, la coupure nette : les barbelés, les caméras de surveillance, les gardes mobiles. Le Centre Spatial était une

forteresse de science érigée au cœur du mystère. Lorsqu'atteignis le bâtiment administratif, un monolithe de béton gris qui semblait vouloir s'enfoncer dans la latérite rouge, je sentis une boule se former dans ma gorge. C'était ici qu'il avait passé ses derniers jours.

Le bureau de mon père était resté tel quel. C'était une capsule temporelle. L'odeur me frappa en premier : un mélange de tabac froid, de vieux café et d'encre de Chine. C'était l'odeur de mes dimanches d'enfance. Je m'assis dans le fauteuil pivotant, effleurant du bout des doigts la surface du bureau. Le bois était frais, presque vibrant.

— Il aimait beaucoup cette vue. C'est la seule chose qu'il ne partageait avec personne.

La voix était calme, posée. Je me retournai brusquement. Hélène, la Directrice du Centre, se tenait sur le pas de la porte. Une femme faite de lignes droites et de soie sombre, dont le parfum de lavande sous la neige refusait de céder à la moiteur ambiante.

— Madame la Directrice, articulai-je en me levant, replaçant nerveusement une mèche de cheveu selon un angle que je voulais impeccable.

— Restez assise, Naya. Ce bureau vous revient de droit. Votre père a laissé Céleste dans un état... précaire. Je vous ai fait venir parce que vous avez son sang. Vous êtes la seule capable de finaliser les algorithmes de navigation. Mais ici, la vérité n'est pas une fin en soi. Elle est un outil.

— Vous me demandez de choisir entre les faits et le succès ? demandai-je, la voix tremblante d'une colère contenue.

Hélène posa une main sur mon épaule. Le contact était léger, mais il pesait des tonnes.

— Ne gâchez pas son héritage pour des scrupules de mathématicienne.

Elle se retira, me laissant seule dans la pénombre. Mes doigts trouvèrent alors, par instinct, un petit tiroir secret sous le rebord du plateau. À l'intérieur, une vieille photographie de moi, enfant, tenant sa main. Au dos, une phrase écrite d'une main fiévreuse : *« La vérité est comme les étoiles, Naya. On ne la voit jamais aussi bien que lorsqu'on est plongé dans l'obscurité totale. Pardonne-moi. »*

Un frisson parcourut mon échine. Je pressai la photo contre mon cœur, sentant le papier froid contre ma peau brûlante. Je rangeai le cliché dans ma poche et sortis du bâtiment, incapable de rester plus longtemps dans ce sanctuaire d'absences.

Je marchai vers les hangars de maintenance, là où l'odeur de l'ozone et du métal froid tentait de repousser l'assaut de la nuit. C'est là que je le vis. Tomas était appuyé contre la rambarde d'une passerelle surplombant les segments du propulseur. De dos, il ressemblait à une statue de granit noir taillée dans l'obscurité. Il ne portait pas sa combinaison de vol, seulement un t-shirt sombre qui laissait deviner la tension de ses épaules.

Je m'approchai, le bruit de mes pas étouffé par le chant strident des grillons. Lorsqu'il se tourna, je vis un léger tremblement dans sa main avant qu'il ne la glisse dans sa poche. Ce geste de vulnérabilité me fit l'effet d'une décharge. Ses yeux, d'un gris d'orage, semblaient avoir conservé une part du vide intersidéral.

— L'odeur de l'azote est plus forte ce soir, murmura-t-il. Sa voix était un alcool ambré. Elle a ce don de masquer l'odeur de la peur.

— Je ne savais pas que les astronautes avaient peur de l'azote, répondis-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle.

Il s'approcha. Sa proximité était une perturbation gravitationnelle. Il posa sa main sur

la paroi de métal froid de la fusée, juste à côté de la mienne.

— Tout est instable ici, Naya. Surtout ce que nous essayons de quantifier.

Puis, son regard s'attarda sur mes lèvres avant de redescendre vers mes doigts. Sans un mot, il fit glisser sa main vers la mienne. Le grain de sa peau contre la mienne n'était pas seulement un contact, c'était une abrasion nécessaire, un rappel brutal que sous mes algorithmes de soie, je n'étais qu'un corps en attente d'impact. Sa paume était chaude, rugueuse, marquée par l'effort, offrant un contraste foudroyant avec le titane glacé sous nos doigts joints.

— Vous ne devriez pas être ici, dit-il, ses lèvres à quelques millimètres des miennes. Cet endroit dévore les gens comme vous. Ceux qui croient que la lumière peut tout expliquer.

— Et quel genre de gens suis-je, Tomas ?

— Ceux qui portent leur cœur comme un fardeau au milieu d'une chambre de combustion.

Je sentis son souffle sur ma tempe, une invitation au naufrage. À cet instant, l'acier et la chair semblèrent fusionner. Je ne voyais plus les chiffres. Je ne sentais plus que cette attraction gravitationnelle irrésistible, ce besoin viscéral de me sentir vivante face à l'immensité de la mort qui rôdait sous la canopée. Mais soudain, un projecteur de sécurité balaya la terrasse, nous aveuglant. Tomas se recula, redevenant l'homme de glace, l'astronaute solitaire.

— Allez vous reposer, Naya. Demain, les mensonges seront encore plus denses.

Je regagnai mes quartiers, le cœur en miettes et l'esprit en feu. Allongée sur mon lit, j'écoutai les serveurs ronronner. Je sortis de ma poche la clé USB trouvée au fond de la boîte de mon père. Je la branchai, et sa voix s'éleva, parasitée par le souffle du

temps.

« Naya... ne laisse pas le vide t'aspirer. Cherche l'humain. Il y a un homme, au centre, qui saura. Ne le fuis pas. »

Le message s'arrêta. La pluie commença à tomber, un fracas tropical qui s'abattait sur le toit comme une punition. Je me levai et sortis sur la terrasse, laissant l'eau tremper ma robe de soie, révélant chaque frisson de mon corps. Mon père me disait de ne pas fuir Tomas.

Je savais maintenant que les six mois à venir ne seraient pas une préparation technique, mais un long cheminement vers un brasier. Mon terminal s'alluma dans une lueur rouge agressive : une alerte de sabotage structurel. Le compte à rebours clignotait, calqué sur le rythme de mon propre pouls.

T-minus 179 jours, 22 heures, 58 minutes.

L'enfer vert pouvait bien m'engloutir. En moi, dans ce sanctuaire que je croyais imprenable, il n'y avait déjà plus que des décombres. Et sur ces décombres, le souvenir d'un homme nommé Tomas commençait à fleurir comme une orchidée sauvage, vénéneuse et irrésistible. J'étais prête. J'étais déjà en flammes.

Chapitre 3

T-100 : Le Clic du Harnais

L'habitacle de la capsule Céleste n'était pas une cage d'acier, c'était un linceul de haute technologie, un cocon pressurisé où chaque centimètre carré de titane semblait se resserrer contre la poitrine de Tomas. À l'extérieur, la Guyane haletait sous l'humidité. À travers les parois, il croyait percevoir le cri électrique de la jungle qui défiait le ronronnement chirurgical des systèmes de survie. Mais ici, l'air avait l'odeur aseptisée de l'azote, une froideur qui lui rappelait le vide qu'il avait autrefois épousé.

Ses mains, gantées de blanc, tremblaient imperceptiblement sur les accoudoirs. Puis, le son survint.

Clic.

Le technicien venait de verrouiller la boucle supérieure de son harnais cinq points. Ce déclic, une onde de choc minuscule, déchira le présent. Pour Tomas, ce ne fut pas le signal d'un départ, mais l'écho d'une rupture. Soudain, il n'était plus à Kourou. Il était *là-bas*. Le silence absolu de l'espace, le givre fleurissant sur la visière, et le regard de son coéquipier sombrant dans le noir. La sueur commença à perler sur son front, une humidité traîtresse sous sa cagoule. Son pouls s'emballa, un tambour de guerre luttant contre la claustrophobie qui montait comme une marée noire.

— Tomas ?

La voix tomba dans ses oreilles comme une goutte de rosée sur une terre brûlée. Ce n'était pas la tour de contrôle. C'était elle. Naya.

À quelques kilomètres de là, dans la pénombre du Centre Spatial, Naya était penchée sur sa console. Elle ne regardait pas les trajectoires globales ; elle fixait la courbe sinusoïdale de la fréquence cardiaque de Tomas. Elle voyait l'abîme s'ouvrir sous lui. Ses doigts effleurèrent le verre froid de l'écran, là où battait le pouls de l'homme qu'elle aimait avec une rigueur pathologique.

— Tomas, écoute-moi. Oublie les cadrans. Les chiffres, je m'en moque. C'est toi, juste toi. Respire avec moi. Un... deux...

— Naya... je... l'air... bafouilla-t-il, le souffle court.

— L'air est là, Tomas. Souviens-toi de l'équation que nous avons tracée ensemble. $r(t) = r_0 + v_0 t + \frac{1}{2} a t^2$. Tu l'entends ? Ce n'est pas une chute, c'est une promesse de mouvement. Imagine la parabole. Elle est douce, comme l'arc d'une épaule, comme le tracé de ma main sur une feuille de papier.

Dans son casque, Tomas ferma les yeux. La voix de Naya était un fil d'Ariane. Il ne voyait plus le vide ; il voyait son visage tel qu'il l'avait aperçu sous la véranda, alors que la pluie tropicale tambourinait sur le toit. Il se rappelait l'odeur de sa peau, ce mélange de jasmin et de papier ancien qui semblait défier la lourdeur de la jungle.

— $r(t)$... répéta-t-il d'une voix rauque.

— Oui. On ne reste jamais immobile, Tomas. La peur est une coordonnée fixe, mais nous, nous sommes des variables. Sens le siège sous toi. Ce n'est pas une entrave. C'est le point d'appui pour soulever ton monde.

Elle voyait la ligne rouge s'aplatir doucement sur son moniteur. Mais dans l'ombre de la galerie d'observation, la silhouette d'Hélène, la Directrice, restait une statue de glace. Naya remarqua alors un voyant orange : une déviation hydraulique suspecte dans le circuit secondaire. Ce n'était pas une panne, c'était une signature. Un sabotage

silencieux. Son sang ne fit qu'un tour. Elle jeta un regard vers Hélène qui ne cilla pas. La Directrice savait.

— Tomas, dit Naya, sa voix plus basse, chargée d'une urgence qu'il ne pouvait pas encore comprendre. Quoi qu'il arrive... n'oublie jamais le rythme de ton cœur. C'est la seule mesure du temps qui compte vraiment.

— Naya ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ne répondit pas. Elle activa un protocole que son père lui avait légué en secret, une clé de secours forgée pour contrer la froideur des hommes d'État. Ses doigts volèrent sur le clavier pour réécrire la trajectoire, contournant le piège d'Hélène.

— T-60, annonça la voix robotique.

— Pourquoi fais-tu ça, Naya ? demanda-t-il, son timbre de violoncelle retrouvant sa profondeur.

— Parce que dans un monde de données parfaites, Tomas, tu es la seule variable humaine qui m'importe. Parce que si tu tombes, c'est tout mon univers qui s'effondre. Nous sommes une intrication quantique. Tu es là-haut, je suis ici, mais il n'y a plus de distance. Sens-tu ma voix ? Elle n'est pas dans ton casque. Elle est contre ton oreille. Elle est dans ton cou.

Tomas sentit un frisson parcourir son échine. Le cockpit reprit ses couleurs. Le bleu des écrans, le gris mat du métal. Il était de retour. Le clic du harnais n'était plus le verrou d'un cercueil, mais l'armure d'un chevalier moderne.

— T-30.

Le sol commença à vibrer. C'était le grondement de la Terre qui protestait contre

l'arrachement. À l'extérieur, les flammes commençaient à lécher le béton, transformant la nuit guyanaise en une aurore boréale furieuse.

— Naya... je t'aime, dit Tomas.

Ces mots furent le dernier son audible avant que le tonnerre du décollage ne submerge tout. La fusée s'arracha à la terre dans une explosion de lumière. Naya ferma les yeux, son front contre le micro. Elle ne regardait pas l'ascension ; elle écoutait le silence de Tomas. Ce silence de plénitude.

Sur son écran, la trajectoire du module s'écarta de la courbe officielle. Elle dérivait vers une orbite secrète, une issue de secours nichée dans les replis de ses calculs. Tomas ne tombait pas. Il s'envolait vers la liberté qu'elle lui avait offerte au prix de sa propre carrière.

Hélène descendit les marches, le visage blême.

— Tu l'as perdu, Naya. Tu as détruit le programme pour un homme.

Naya leva les yeux, un sourire de triomphe calme sur les lèvres.

— On ne perd jamais ce que l'on libère, Hélène. Il n'est pas hors de portée. Il est enfin là où il doit être. Et chaque fois que je regarderai le ciel, je verrai sa peau, j'entendrai son souffle. Il est devenu mon horizon.

Dans le module, Tomas flottait en apesanteur. Il regarda par le hublot la courbure de la Terre. Il ne cherchait plus le vide. Il cherchait la lumière. Il porta sa main à son casque, là où la voix de Naya vibrait encore comme un parfum de jasmin.

— Fenêtre de lancement confirmée, Naya. On est à la maison.

Elle sortit sur le perron du centre de contrôle. La pluie tropicale commençait à tomber, lavant les cendres du décollage. Elle inspira profondément l'odeur de la terre

et de l'espoir. Elle n'avait plus besoin d'équations pour savoir qu'elle était à sa place. Elle était le point d'ancrage, immobile et éternelle, regardant le point lumineux qui s'effaçait dans le velours noir de la nuit.

— Vole, mon amour, murmura-t-elle dans le vent. Je garde la lumière allumée.

Chapitre 4

T-5 Mois : La Première Anomalie

Le bureau d'Hélène s'était refermé sur un silence de plomb, un de ces silences qui ne sont pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, une nappe de brouillard lourd qui s'insinue dans les poumons. Naya restait plantée là, dans le couloir de verre et d'acier du Centre Spatial Guyanais, ses doigts serrant sa tablette numérique au point que ses articulations dessinaient des perles d'ivoire sous sa peau ambrée.

Zéro virgule zéro zéro quatre pour cent.

Cette fêlure invisible dans le cristal des probabilités hurlait à ses oreilles. C'était le fantôme binaire qui s'invitait dans la chambre nuptiale de la vérité technique. Hélène avait balayé ses doutes d'un geste souverain, presque maternel, dissimulant la froideur d'une sentence : « Une erreur d'arrondi, Naya. » Mais pour l'ingénieure, ce chiffre était l'héritage corrompu de son père, une note discordante dans une symphonie qu'on lui ordonnait de jouer à la perfection.

Elle se mit en marche, ses talons claquant sur le sol immaculé avec la régularité d'un métronome cherchant désespérément un rythme à suivre. Elle avait besoin de l'obscurité, de celle qui ne juge pas. Elle s'engouffra vers la terrasse d'observation sud, là où le bâtiment semblait s'incliner devant la toute-puissance de la forêt amazonienne.

Lorsqu'elle poussa la lourde porte vitrée, l'humidité de la Guyane l'assaillit comme une caresse brutale. C'était une chaleur organique, poisseuse, qui contrastait violemment avec l'azote climatisé des laboratoires. L'air sentait la terre mouillée, la décomposition fertile et le jasmin de nuit, une odeur si dense qu'on aurait pu la

trancher au couteau. Au loin, le pas de tir de Céleste se dressait vers le ciel noir, une aiguille d'argent défiant les étoiles, entourée par la canopée qui semblait attendre son heure pour tout reprendre.

Tomas était là, accoudé au garde-fou, la silhouette découpée par la lune rousse. Il ne portait pas sa combinaison de vol, seulement un t-shirt de coton sombre qui laissait deviner la tension de ses épaules. Il ne bougea pas à son approche, écoutant le bourdonnement sourd de ses propres démons.

« Tu es encore là, Naya », dit-il d'une voix qui était comme un murmure de velours râpé. « Les chiffres ne dorment donc jamais ? »

Naya s'approcha, mais s'arrêta à cette distance de sécurité qui empêche les cœurs de s'aligner trop vite. Pourtant, elle sentait déjà le rayonnement thermique qui émanait de lui. L'air entre leurs corps devint soudain trop épais pour être respiré. Tomas réduisit l'espace, et avec lui, l'oxygène. Naya sentit son instinct de survie lui hurler de reculer, mais ses pieds semblaient s'être enracinés dans le sol humide, comme si son corps, plus sage que son esprit, avait enfin trouvé son centre de gravité.

« La précision ne connaît pas de trêve, Tomas », répondit-elle, sa voix trahissant une fragilité qu'elle détestait. « Une divergence est apparue. Infime. Comme un battement de cœur qui sauterait une pulsation. »

Tomas se tourna vers elle. Dans l'ombre, ses yeux étaient deux puits profonds. « Parfois, sauter une pulsation est la seule preuve qu'on est encore en vie », murmura-t-il.

Il s'approcha encore. Naya perçut la trahison immédiate de son propre corps : sa gorge se serra, ses pupilles se dilatèrent dans la pénombre et un fourmillement électrique remonta le long de ses mains. Elle n'était plus une machine de précision ; elle était une faille à elle seule.

« Viens », dit-il simplement.

Ils retournèrent vers le laboratoire de télémétrie, un sanctuaire de verre baigné par la lueur bleutée des moniteurs. Naya ouvrit le dossier crypté que son père avait nommé « Icare », un nom qu'elle préférait désormais oublier pour ne voir en Tomas que son azimut, sa seule direction fiable dans ce labyrinthe de métal.

« Regarde ça », murmura-t-elle en pointant l'écran. « Ce n'est pas un calcul défaillant. C'est une signature acoustique cachée sous la mousse des données. Mon père savait que le bouclier ne tiendrait pas. »

Tomas posa sa main sur le rebord de la console, juste à côté de la sienne. La chaleur de sa peau agissait comme un aimant. Naya sentit ses défenses s'écrouler une à une. La main de l'astronaute s'éleva alors, une trajectoire lente qui semblait durer des siècles. Lorsqu'il toucha enfin sa joue, ce ne fut pas une caresse, ce fut une reconquête. Sa peau était rugueuse, hantée par le froid de l'entraînement, créant un contraste brûlant avec la fièvre qui montait aux tempes de Naya.

« On ne peut pas sauver le monde si on est incapable de se sauver soi-même, Naya », souffla-t-il, ses lèvres à quelques millimètres des siennes.

Le baiser fut une collision de solitudes. C'était une décharge de vérité brute qui balayait les algorithmes et les trajectoires. Leurs souffles se mêlèrent, créant une petite bulle d'intimité dans cet océan de métal. Naya s'abandonna au contact, cherchant la chaleur de son corps comme une boussole cherche le Nord.

Mais alors qu'elle allait sceller ce pacte silencieux, une lueur rouge crue déchira l'obscurité du laboratoire.

Un gyrophare de sécurité venait de s'allumer. Une lumière violente, rythmée comme

un cri d'alarme muet, inondait soudainement le sol, teintant leurs visages d'une couleur de sang et de feu. L'alarme sonore, stridente, finit par déchirer l'air. Naya se détacha brusquement de Tomas, le cœur battant à tout rompre.

Hélène entra dans la salle, sa silhouette noire découpée par les gyrophares. Elle ne regardait pas les écrans, elle fixait Naya avec une intensité glaciale. Son parfum d'ambre sombre sature l'espace, étouffant l'odeur de Tomas.

« L'obsession est une maladie, Naya », dit la Directrice, sa voix dominant le vacarme mécanique. « Ce que vous appelez une anomalie n'est qu'un résidu de bruit thermique. Céleste décollera. L'Europe n'attend pas les doutes d'une jeune femme en quête de fantômes. »

« Si nous ignorons ce chiffre, j'envoie Tomas dans un cercueil de titane ! » rétorqua Naya, sa voix vibrant d'une résolution nouvelle.

Hélène eut un sourire sans joie. « Vous avez quarante-huit heures pour prouver que ce spectre existe. Après cela, le protocole reprendra son cours. Avec ou sans vous. »

Elle quitta la pièce, le claquement de ses talons résonnant comme une sentence.

Le silence revint, seulement troublé par le ronronnement des ventilateurs. Naya s'effondra presque sur son siège, les tempes battantes. Tomas s'approcha et posa sa main sur son épaule. Ses doigts s'enfonçaient légèrement dans sa chair, massant la tension. C'était un geste d'une infinie précaution, comme s'il craignait de la briser.

« Je vais trouver, Tomas. Je te le promets. »

Il hocha la tête, un sourire esquissé au coin des lèvres. « Je sais que tu le feras. Tu as cette précision pathologique, après tout. »

Il s'éloigna lentement, la laissant seule face à l'immensité du secret. Naya se replongea dans les lignes de code, mais l'odeur du savon boisé et le souvenir de sa peau rugueuse restèrent accrochés à elle. Elle savait désormais que le 0,004 % n'était que le début. C'était la première fissure dans le barrage, et derrière, il y avait un océan de mensonges prêt à tout engloutir.

T-5 Mois. Dans le silence du laboratoire, le cliquetis du clavier de Naya était le seul battement de cœur qui comptait encore. Dehors, la jungle grondait, impatiente de voir l'acier s'effondrer sous le poids de sa propre arrogance. L'anomalie n'était plus une divergence ; c'était le premier cri d'une apocalypse annoncée, et le début d'une guerre que seule l'imprudence émotionnelle pourrait gagner.

Chapitre 5

T-90 : Le Chant des Ventilateurs

Dans l'étroit habitacle de la capsule Céleste, le temps n'était plus une mesure linéaire, mais une substance visqueuse qui s'étirait à chaque battement de cœur. Tomas, sanglé dans son siège avec une rigueur presque religieuse, sentait l'étreinte de sa combinaison pressurisée comme une seconde peau, à la fois protectrice et étouffante. L'odeur était celle du métal froid, de l'ozone et de ce plastique stérile qui caractérise les environnements où la vie humaine n'est admise que par effraction.

C'est alors qu'il l'entendit. Ce n'était pas un fracas, mais un murmure, une plainte ténue, un sifflement qui semblait s'échapper d'entre les jointures du monde. Pour Tomas, dont l'ouïe avait été affinée par les silences terrifiants de ses précédentes missions, ce son était une dissonance majeure, une fêlure dans la symphonie parfaite du décollage.

À des kilomètres de là, derrière les vitres blindées du Centre de Contrôle, Naya fixait ses écrans. Ses doigts, fins et nerveux, survolaient les touches avec une grâce de pianiste. Elle était la gardienne des chiffres, cherchant dans les équations un rempart contre l'imprévisibilité de la vie, contre ce souvenir d'un père évaporé dans la brume sans laisser d'adresse. Pourtant, une donnée refusait de s'aligner : une chute de pression, infime, comme un soupir de regret dans la machine.

— Neptune, ici Vol-Contrôle, murmura-t-elle. Tomas, tu entends ce que je vois ?

Dans son casque, la voix de Naya lui parvint comme une caresse électrique. Elle sentait la vanille et le vieux papier, le parfum qu'elle portait lors de leurs rares soirées hors de la base. Tomas ferma les yeux, s'autorisant à oublier l'acier.

— Je l’entends, Naya. C’est le sifflement d’un secret qui s’échappe. On a une fuite sur le circuit primaire.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l’atmosphère guyanaise. Naya sentit un frisson parcourir sa colonne. À T-90, le protocole exigeait l'arrêt. Son cœur se mit à cogner, un métronome affolé. Elle s'apprêtait à alerter la direction quand une main froide se posa sur son épaule. L’odeur d’un parfum de créateur trop sec envahit son espace. Hélène. La Directrice.

— Continuez la séquence, Naya, ordonna Hélène, sa voix n’étant qu'un fil de soie d'acier. Mais ses yeux de quartz trahissaient une tension invisible, une peur du vide qu'elle masquait sous l'autorité.

— Le sifflement... la chute de pression... commença Naya.

— Une fluctuation nominale due à la condensation tropicale, rétorqua Hélène sans ciller. Nous ne pouvons pas nous permettre un report. L’Europe regarde cette fenêtre de tir comme sa dernière chance de respirer. Vous ne voyez que de la physique, Naya. Moi, je vois l’Histoire. Et l’Histoire se moque des bruits de ventilateurs.

Dans la capsule, Tomas sentait la sueur perler sur son front. Le sifflement s’accroissait. Ce qu’il craignait, ce n’était pas de mourir, mais de partir sans avoir dit à Naya que ses équations étaient les seules ancrs qui le retenaient encore à la Terre.

— Naya ? Sa voix n'était qu'un souffle.

— Je suis là, Tomas.

— Ce sifflement... c’est comme si la capsule savait qu’on essaie de forcer le destin. Si je pars maintenant, je ne reviendrai pas.

Hélène se pencha, sa bouche frôlant l'oreille de Naya.

— Dites-lui que tout va bien. Dites-lui que c'est un effet de bord du système de recyclage. C'est un ordre, Naya. Pour tout ce que nous avons construit sur ces mensonges nécessaires.

Une nausée acide envahit la gorge de Naya. L'atmosphère aseptisée de la salle de contrôle — cet air recyclé saturé d'azote et de certitudes mathématiques — devint soudainement irrespirable. Chaque voyant lumineux sur sa console n'était plus une donnée, mais un reproche. Elle avait besoin de la sauvagerie du fleuve, de la vérité de la boue, et du contact de cette peau qu'elle n'avait jamais osé revendiquer.

— Tomas, commença-t-elle, la voix brisée. La pression est dans la marge d'erreur. Hélène dit que c'est la condensation.

Elle détesta le son de ses propres mots. Ils sonnaient faux.

— La condensation, répéta Tomas avec une douceur douloureuse. Bien sûr. Si tu le dis, Naya, alors je te crois. Je te croirai jusqu'au bout du vide.

Ces mots furent un poignard de velours. "Je te crois". Naya sentit une larme s'écraser sur son clavier. Elle vit le visage de son père fusionner avec celui de Tomas sur l'écran. Elle ne pouvait plus être l'instrument du silence.

Alors que le décompte passait à T-85, une résolution nouvelle commença à brûler dans ses veines. Elle ne laisserait pas le vide l'emporter. Elle devait détruire le programme pour sauver l'homme. L'arithmétique du cœur ignorait la division ; ils étaient deux variables condamnées à ne former qu'un seul résultat.

Ses doigts dansèrent sur les touches. Elle n'utilisa pas le bouton d'urgence, trop facile à annuler. Elle ouvrit un sous-menu caché, injectant une série de fausses données

simulant une instabilité thermique majeure dans le réservoir d'oxygène. Pour les ordinateurs, la fusée était en train de mourir.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria Hélène, sa voix perdant enfin sa superbe pour une panique glacée.

— Je redéfinis la vérité, répondit Naya.

— Sécurité ! Sortez-la de là !

On l'arracha brutalement à son siège. Ses talons griffèrent le sol, mais elle vit sur le moniteur que le compte à rebours s'était figé à T-74. Elle avait brisé l'horloge du destin. On l'entraîna vers un couloir latéral, mais elle ne sentait plus les mains des gardes. Elle flottait dans un espace entre deux mondes.

Elle fut conduite dans une petite pièce vitrée. Là, Hélène la rejoignit. La Directrice ne hurlait plus. Elle regardait la fusée, ce monument de son ambition qui ne décollerait pas, avec une expression indéchiffrable.

— Vous avez tout détruit, Naya. Tout cela pour un homme qui était déjà mort à l'intérieur.

— Il respire, Hélène. Et pour la première fois, je respire aussi. Qu'est-ce que l'espace, si ce n'est un grand vide froid si nous n'avons personne pour nous attendre au retour ?

Hélène ne répondit pas, mais Naya vit une ride d'expression qu'elle n'avait jamais remarquée, une trémulation de la lèvre. La Directrice tourna les talons, la laissant seule face à la vitre.

Naya se dégagea soudain d'un mouvement brusque, profitant de la confusion des gardes, et s'élança vers les portes de sortie. L'humidité de la Guyane la frappa de plein

fouet. C'était une gifle de vie. La pluie la trempa en une seconde, sa blouse blanche collant à son corps. L'air était saturé d'effluves de terre fermentée et de fleurs de frangipanier écrasées par l'orage.

C'est là qu'elle le vit. Tomas s'extrayait de la capsule, aidé par les techniciens. Il ôta son casque dans un geste solennel. Leurs regards se croisèrent à travers le rideau d'eau. Naya se mit à courir sur le tarmac inondé, ses poumons brûlants.

— Tomas !

Il repoussa les mains des secouristes. Ils se rejoignirent au milieu de la piste, dans cette zone neutre entre la gloire perdue et la disgrâce. Tomas l'accueillit contre lui. Le contact fut un choc. Le tissu technique de sa combinaison était rugueux et ruisselant, mais la chaleur qui s'en dégageait était celle d'un foyer. Naya enfouit son visage dans le creux de son épaule, respirant avidement l'odeur du métal et de la peau, ce mélange de sel et d'humanité brute.

— On a tout perdu, murmura-t-elle.

Tomas passa ses bras autour d'elle, l'enserrant avec une force totale. Ses mains, débarrassées de leurs gants, vinrent cueillir une goutte de pluie sur la joue de Naya.

— Non, Naya. Regarde-nous. On n'a jamais rien possédé d'aussi vrai.

Il l'embrassa. Un baiser de survivants, affamé, où le goût de la pluie se mêlait à celui de la promesse. Sous ses mains, elle sentait le cœur de l'astronaute battre la chamade, un tambour de guerre célébrant leur victoire sur la machine froide.

Autour d'eux, les gyrophares balayaient le tarmac d'une danse macabre de lumières rouges et bleues. Des milliards d'euros s'évaporaient dans la moiteur tropicale. Mais dans ce cercle étroit formé par leurs corps, il n'y avait plus de vide spatial. Il n'y avait

que la vibration de deux âmes qui venaient de se reconnaître.

— Les étoiles peuvent attendre, Naya, chuchota-t-il. J'ai trouvé mon univers dans tes yeux.

Ils avancèrent ensemble vers les fourgons de sécurité, marchant d'un pas lent sous l'orage. La jungle, tout autour, semblait pousser un long soupir de satisfaction, ses racines prêtes à reprendre ce territoire que les hommes avaient cru dompter. La fenêtre de lancement était close, mais pour eux, le voyage ne faisait que commencer. Un voyage immobile, de peau à peau, plus vertigineux que n'importe quelle orbite. Ils s'aimaient au milieu du désastre, et cet amour était la seule équation qui ne serait jamais obsolète.

Chapitre 6

T-4 Mois : La Sueur et l'Acier

L'obscurité en Guyane n'est jamais vraiment noire ; elle est d'un vert bitumeux, une épaisseur vivante qui semble vouloir s'insinuer dans les poumons pour y déposer ses promesses d'oubli. Ce soir-là, à quelques kilomètres de l'acier chirurgical du Centre Spatial, la jungle ne se contentait pas d'entourer Naya et Tomas. Elle les digérait.

L'air était une étoffe de velours mouillé, pesante, chargée de l'odeur entêtante de la terre qui fermente et du jasmin sauvage. Naya sentait la sueur trahir sa rigueur ; une goutte glissait dans le creux de sa nuque comme un aveu d'impuissance face à la présence de Tomas. À côté d'elle, l'astronaute marchait avec cette grâce écorchée qui n'appartenait qu'à lui. Il y avait dans son pas la lourdeur d'un homme qui réapprend la terre après avoir flirté avec l'éternité.

Ils s'arrêtèrent sur un vieux ponton dont les planches soupiraient sous leur poids. Le silence revint, plus dense encore.

— Ici, le silence n'est pas le même qu'en haut, murmura Tomas. Sa voix était une vibration de basse qui résonna jusque dans la poitrine de Naya. En haut, c'est un vide qui vous dévore. Ici, il est plein. Il vous touche.

Naya tourna le visage vers lui. Dans la pénombre, ses traits semblaient sculptés dans un métal sombre, mais ses yeux trahissaient une fatigue que les rapports médicaux ignoraient. Elle sentit son propre cœur s'emballer, un rythme irrégulier qui bravait sa précision habituelle.

— Tu me fais peur, Tomas. Comme si tu étais déjà à moitié parti.

Il eut un sourire fugace et fit un pas vers elle, brisant la frontière invisible de la hiérarchie. Naya perçut son odeur : un mélange de savon neutre, de cuir et cette note métallique indéfinissable qui colle à la peau de ceux qui ont approché les étoiles.

— Je ne ressens plus la peur, Naya. C'est mon véritable handicap. On appelle ça du sang-froid. Moi, je sais qu'une part de moi est restée là-haut. Elle refuse de redescendre.

Ses doigts effleurèrent la joue de Naya. Ce n'était qu'un frôlement, mais l'impact fut supérieur à celui d'une rentrée atmosphérique. La chaleur de sa main était un incendie.

— Moi, je tremble pour deux, murmura-t-elle contre sa paume. Je cherche mon père dans chaque ligne de code du programme Céleste. Je traque sa faille. J'ai besoin de savoir s'il a eu peur à la fin. Parce que s'il a été cette machine froide que tout le monde décrit, alors je ne suis qu'un automate moi aussi.

Tomas posa ses mains sur les épaules de Naya, une ancre solide dans l'océan de son incertitude.

— Un automate ne sentirait pas cette électricité entre nous. Les chiffres ne t'embrasseront jamais le soir, Naya. Ils ne te diront pas que tu es vivante.

Il la fit pivoter. L'humidité de l'air tissait un cocon autour d'eux. Leurs lèvres se rencontrèrent enfin avec la brutalité d'un amerrissage forcé. Ce n'était pas une chorégraphie, c'était un naufrage consenti, le goût de la pluie et du désespoir mêlés. Naya s'accrocha aux revers de sa veste, ses doigts se crispant comme s'il était la seule chose stable dans un univers en expansion.

Soudain, un bip strident déchira la symphonie de la nuit. Le bipeur de service à la

ceinture de Naya hurla, impitoyable.

ALERTE : ANOMALIE PRESSION RÉSERVOIR H3. PRÉSENCE REQUISE ZONE DE TIR.

Le signal rouge d'une balise, perchée au-dessus de la canopée, se mit à clignoter.

Rouge. Rouge. Rouge. Le monde des hommes et de l'acier venait de frapper à la porte.

— On doit rentrer, dit-elle, bien que chaque fibre de son être hurle de rester dans ce chaos vert.

Tomas hocha la tête, mais ne lâcha pas sa main. Ils firent demi-tour, quittant l'obscurité protectrice pour la lumière crue de la base. Le passage du sas de sécurité fut une agression. L'air saturé d'orchidées fut remplacé par les effluves d'azote liquide et d'ozone.

À la Zone de Tir 1, Hélène les attendait près de la console, son tailleur impeccable contrastant avec leur désordre visible. Ses yeux, deux billes d'acier, passèrent de l'un à l'autre.

— Problème de pressurisation sur l'ombilical H3, lança la Directrice d'une voix sèche. Naya, j'ai besoin de vos doigts de fée sur les vannes. Tomas, restez en observation. Vous devez savoir comment votre monture réagit quand elle est en colère.

Naya travailla pendant deux heures, son corps se pliant aux exigences de la machine. Elle sentait le regard de Tomas sur elle, un regard qui la déshabillait de ses fonctions. Lorsqu'elle stabilisa enfin la pression, elle s'appuya contre une rambarde, épuisée. Hélène s'approcha d'elle, trop près.

— Bien joué, Naya. Votre père serait fier. Mais n'oubliez pas... ici, la chaleur est

souvent le signe d'une défaillance. Qu'elle vienne des moteurs... ou des hommes.

Elle s'éloigna, laissant un poison lent dans l'air. Tomas rejoignit Naya dans l'ombre du lanceur.

— Elle sait, murmura l'ingénieure.

— Qu'elle sache, répondit Tomas. Elle peut contrôler la trajectoire, mais elle ne pourra jamais contrôler ce qui se passe quand deux atomes s'entrechoquent.

Plus tard, dans l'intimité close de la chambre de Naya, le vacarme des machines s'effaça enfin. Tomas ne parla pas. Il n'en avait plus besoin. Il s'approcha d'elle dans la pénombre bleutée, son silence devenant une caresse. Il posa ses mains sur son visage et Naya comprit que le signal était enfin revenu pour lui. Elle n'était plus une équation ; il n'était plus une épave.

Lorsqu'il la rejoignit sur le lit, l'acte fut une lutte et une célébration. Tomas y mit toute la force de son désespoir, cherchant en elle un abri contre ses fantômes. Naya s'ouvrit à lui comme une fleur nocturne, acceptant de perdre le contrôle pour la première fois. La sueur perlait sur leurs fronts, leurs membres s'entrelacèrent comme les racines de la jungle qu'ils venaient de quitter.

Allongée contre lui, Naya écoutait la respiration de l'astronaute redevenir régulière.

— Tu as peur ? demanda-t-elle tout bas.

— Pas de la chute, répondit Tomas en embrassant sa tempe. J'ai peur de me réveiller et de découvrir que tu n'étais qu'un mirage de l'azote.

Naya prit sa main et la posa sur son propre cœur, là où la vie battait avec une intensité farouche.

— Touche, Tomas. C'est la seule donnée réelle de toute cette mission.

Dehors, une pluie tropicale commença à marteler le toit de la base comme un compte à rebours liquide. T-4 Mois. La mèche était allumée. Mais dans ce huis clos de chair, Naya sut que la plus grande faille de son père n'était pas technique : il avait simplement oublié que l'homme n'est pas fait pour voler seul. Elle ferma les yeux, ancrée dans la gravité retrouvée de Tomas, alors que l'acier, au loin, attendait son heure.

Chapitre 7

T-75 : L'Ombre sur le Radar

Dans l'atmosphère pressurisée de la salle de contrôle de Kourou, le temps ne s'écoulait plus ; il s'égrenait comme un chapelet de gouttes de mercure, lourd, brillant et toxique. T-75. Soixante-quinze minutes avant que la terre ne tremble sous le poids de l'ambition humaine.

Naya sentait la vibration sourde des ventilateurs contre ses tempes, un bourdonnement incessant qui tentait de masquer le tumulte de son propre sang. Elle lissa machinalement sa blouse, un geste d'ancrage pour se rappeler qu'elle était l'ingénieure en chef, la gardienne des équations, et non cette petite fille terrorisée cherchant encore l'ombre de son père dans les replis de la jungle. La salle exhalait une odeur de fin du monde aseptisée : l'ozone piquant des circuits surchauffés et le métal froid. C'était le parfum du départ. Mais dehors, au-delà des parois de béton armé, la Guyane respirait. Elle exhalait ses parfums de terre mouillée, de fleurs carnivores et de putréfaction fertile. Ce contraste était un supplice, une dissonance entre sa géométrie intérieure et le vacarme organique du monde.

Sur le moniteur numéro 4, une tache apparut. Un écho radar non identifié, une impulsion fantomatique qui ne figurait sur aucun plan de vol. Son cœur rata un battement, un de ces ratés qui ressemblent à une chute dans un rêve. Elle aurait dû signaler l'anomalie avec une froideur clinique, mais ses doigts hésitèrent. Elle sentait cet écho physiquement, comme une note discordante dans la partition parfaite qu'elle avait écrite pour *Céleste*.

Soudain, une présence se fit sentir. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que c'était lui. Tomas. Bien qu'il soit censé être déjà sanglé pour les tests ultimes, il

était là, une ombre de chair et de fatigue au milieu des machines. Son odeur le précédait, cette fragrance de savon de Marseille et de métal froid qui heurtait la stérilité ambiante comme un cri.

— Tu le vois aussi ? demanda Tomas. Sa voix était basse, un velours usé qui fit frissonner Naya.

Elle se tourna. Leurs regards se télescopèrent. Dans les yeux gris d'orage de Tomas, elle vit une détresse qu'il s'efforçait de noyer. Il réduisit l'espace entre eux, brisant la dernière frontière de sécurité. Son souffle, chargé d'une humidité qui n'appartenait qu'à lui, vint mourir contre le lobe de son oreille. Ce n'était plus un astronaute qui parlait, c'était un homme à nu.

— Naya, si le vide me garde...

— Tais-toi, coupa-t-elle, le souffle court. Les calculs sont exacts. Tu reviendras.

— Les calculs ne disent rien de ce qu'on ressent quand on s'arrache à la terre, murmura-t-il. Ils ne disent rien de la peur de ne plus jamais sentir l'odeur de la pluie ou le toucher d'une main.

À l'autre bout de la salle, la silhouette d'Hélène se découpait contre la baie vitrée. La Directrice était une statue de marbre noir. Pour elle, cet écho n'était qu'un bruit de fond dans la symphonie du pouvoir. Pourtant, en fixant la fusée, Hélène laissa échapper un regard fugace de regret, une micro-faille suggérant qu'elle aussi avait autrefois sacrifié un amour pour la froideur des étoiles.

— Tout va bien, Naya ? La voix d'Hélène trancha l'air comme un scalpel. Ne vous laissez pas distraire par des fantômes. L'histoire n'a pas de temps pour les échos. T-70.

Le décompte s'affichait en rouge sang. Naya chercha dans les filtres de rémanence la

trace de son propre cœur, comme si l'ordinateur pouvait enfin quantifier son manque. Elle l'aimait avec une obsession millimétrée, chaque équation de son être convergeant vers cet homme brisé. Tomas s'approcha à nouveau, profitant d'un instant d'inattention générale. Il posa sa main sous le rebord du pupitre, cherchant la sienne. Leurs doigts s'accrochèrent, un lien désespéré dans un monde qui s'effondrait sous le poids des secrets.

— Cet écho... commença-t-elle, sa voix se brisant. C'est peut-être mon père qui nous dit de ne pas partir.

— Ou c'est ton cœur qui cherche une raison de me retenir, répondit-il avec un sourire triste.

Soudain, l'écho doubla de taille. Il n'était plus une tache ; il prenait une consistance organique, se dirigeant droit vers la zone d'exclusion.

— Rapport ! tonna Hélène en s'avançant.

Naya vit la Directrice manipuler les données, effaçant les alertes avec une désinvolture terrifiante. Hélène fixa Naya, ses yeux de glace intimant l'ordre de se taire : « On ne stoppe pas le futur pour un oiseau, n'est-ce pas ? »

Naya sentit la sueur perler à la racine de ses cheveux. La moiture de la Guyane s'insinuait partout, même sous la climatisation forcée. Elle regarda Tomas. Il savait. Il lisait dans le regard d'Hélène l'obsolescence de la vérité au profit du sacrifice.

— Fais-le, Naya, murmura Tomas, si bas que seule elle put l'entendre. Fais-le, et laisse-moi aller voir si le vide est aussi silencieux qu'on le dit.

Elle ferma les yeux, imaginant la chaleur de sa peau non pas dans ce temple d'acier, mais ailleurs, là où le temps n'était pas dicté par des horloges atomiques. Ses doigts

survolèrent le clavier avec une agilité nouvelle, non plus celle de la peur, mais celle d'une volonté farouche. Elle allait valider le lancement, mais elle traquerait cet écho jusqu'aux confins de l'univers.

T-55.

Le sol commença à gémir, un grondement de géant qui s'éveille. Dans le cockpit, Tomas entendit la vibration de la voix de Naya sur le canal privé.

— Tomas, écoute-moi. Quoi qu'il arrive... Je ne te lâcherai pas. Je serai dans chaque bit de donnée, dans chaque fréquence que tu recevras. Tu n'es pas seul dans ce vide.

— Je sais, Naya. On dirait que tout ce que nous avons vécu converge vers cet instant. C'est comme si le lancement n'était qu'un prétexte pour nous retrouver.

L'ombre sur le radar semblait désormais envelopper le lanceur, comme un linceul de nuit. Hélène, sentant le contrôle lui échapper, ordonna le passage en mode automatique. Mais Naya n'obéissait plus qu'au rythme de son propre sang. Elle vit une larme glisser sur sa joue pour s'écraser sur le bouton de commande — le sel de sa vie sur le métal de sa mission.

— T-35.

Le clignotant rouge hurlait, mais dans l'esprit de Naya, tout était devenu d'une clarté aveuglante. Elle ne voyait plus les chiffres, mais le visage de l'homme qu'elle envoyait vers les étoiles pour ne pas le perdre tout à fait. Chaque bip sonore était un baiser volé à l'éternité. Dans la moiture étouffante de Kourou, deux âmes venaient de sceller un pacte que ni la science, ni la trahison ne pourraient défaire.

L'amour était entré dans le compte à rebours, et l'ombre sur le radar, témoin silencieux, commença à se fondre dans la lumière féroce des moteurs qui s'éveillaient.

Naya posa ses mains à plat sur la console, offrant son courage à l'acier, prête à voir sa vie s'arracher à la terre.

Chapitre 8

T-3 Mois : Le Dossier Fantôme

L'obscurité dans le bureau de Naya n'était jamais totale. Elle était tissée de lueurs technologiques, de pulsations bleutées et du scintillement lointain des projecteurs du pas de tir qui déchiraient la nuit de Kourou. Mais ce soir-là, la lumière qui émanait de son écran semblait d'une tout autre nature. C'était une lumière froide, une clarté de morgue, celle qui éclaire les vérités que l'on aurait préféré laisser s'éteindre. Le « Dossier Fantôme » était là, ouvert sous ses yeux, comme une plaie béante dans l'histoire de sa propre vie.

Naya sentit le sang se retirer de ses extrémités, laissant ses doigts glacés, presque insensibles, sur le clavier en aluminium. L'odeur de l'azote liquide, ce parfum habituel du Centre Spatial qui lui servait normalement de boussole, lui parut soudain écœurante, métallique, comme le goût du regret. Chaque ligne de code, chaque rapport crypté qu'elle venait de forcer, agissait comme un acide sur ses certitudes. Son père, cet homme dont elle avait sanctifié l'absence à travers la rigueur des mathématiques, n'était pas la victime d'un destin tragique. Il en avait été l'architecte. Ses yeux brûlaient. Elle n'avait pas pleuré depuis des années, préférant la clarté d'une équation du second degré aux flous artistiques de l'âme, mais là, une pression insupportable montait derrière ses tempes. Elle lut encore une fois la mention finale, griffonnée à la main sur un document numérisé : *« Le prix de la souveraineté ne peut être le sacrifice de la Terre. Mieux vaut le silence qu'un ciel empoisonné. »*

Il avait saboté le programme. Il avait condamné sa carrière pour empêcher l'utilisation du Nitrox-7, ce nectar de Prométhée dont la combustion laisserait des traces indélébiles dans l'atmosphère, un poison lent déguisé en progrès.

Un bruit de pas, feutré, régulier, se fit entendre dans le couloir. Naya ne sursauta pas. Elle reconnut cette démarche de prédateur fatigué, de celui qui connaît le poids de la gravité mieux que quiconque. La porte coulisssa dans un souffle mécanique. Tomas s'arrêta sur le seuil. Dans la pénombre, sa silhouette imposante semblait absorber la lumière résiduelle. Il portait encore sa combinaison de vol, ouverte sur un tee-shirt gris trempé de sueur. L'odeur du cèdre sauvage et de l'ozone l'enveloppa instantanément, brisant la bulle stérile dans laquelle elle s'était enfermée.

— Tu ne devrais pas être ici, murmura-t-il. Sa voix était un baryton sourd, une vibration physique qui sembla résonner jusque dans la cage thoracique de la jeune femme.

Naya ne répondit pas. Elle sentit la chaleur de son corps s'approcher. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut juste derrière elle, si près qu'elle pouvait deviner la cadence de sa respiration, un rythme lent, maîtrisé, mais chargé d'une tension électrique. Sous la paume de Naya, posée par réflexe sur le bord de son bureau, le métal semblait vibrer. Tomas réduisit l'espace, et avec lui, les dernières poches d'air frais disparurent. Naya ne voyait plus l'astronaute ; elle déchiffrait la topographie d'un homme : la faille d'une cicatrice sur sa lèvre, l'ombre d'une fatigue nichée au coin de ses yeux, ces prunelles qui semblaient avoir bu tout le noir de l'univers.

— Il a menti, Tomas. Tout le monde a menti.

Sa voix se brisa. Tomas posa une main sur son épaule. À travers le tissu fin de sa chemise, la chaleur de sa paume fut un choc thermique. Son pouce entama un mouvement circulaire sur l'os de sa clavicule. Naya ne vacillait pas à cause de la fatigue ; elle perdait pied parce que sa gravité à elle venait de changer de centre. Elle se leva, se retrouvant face à lui. Dans cet espace confiné, l'air s'était raréfié.

— J'ai peur, Tomas, avoua-t-elle. Et j'ai peur de ce que je ressens quand tu me regardes ainsi.

Tomas ne répondit pas par des mots. Il encadra le visage de Naya de ses mains calleuses, ses pouces essuyant une larme solitaire. Sa peau était rugueuse, marquée par les années d'entraînement, mais son toucher était d'une tendresse qui fit l'effet d'une déflagration. Lorsqu'il l'embrassa, ce ne fut pas une scène de cinéma. Ce fut un choc, une collision de deux solitudes qui se reconnaissent dans le noir. C'était un baiser qui goûtait le sel et le désespoir, mais aussi une promesse de survie. Naya s'agrippa aux revers de sa combinaison, cherchant un point d'ancrage dans cette tempête sensorielle. Elle pouvait sentir la force de ses bras l'envelopper, l'entourer d'un rempart de chair et de muscles contre le monde extérieur, contre les mensonges d'Hélène, contre les fantômes de son père.

Ils quittèrent le centre de données pour la terrasse d'observation. La chaleur de Kourou les accueillit comme une étreinte fiévreuse. La nuit était saturée du cri des insectes et de l'odeur entêtante de l'hibiscus. La jungle, immense muraille de chlorophylle, semblait respirer contre les grillages électrifiés du complexe. C'était l'organique qui assiégeait le technologique. Tomas s'appuya sur la rambarde, le regard perdu vers la tour d'intégration qui se dressait comme un totem d'argent.

— Mon père ne s'est pas trompé, Tomas. Il a essayé de nous sauver.

Tomas posa sa main sur celle de la jeune femme.

— Personne ne peut sauver un homme qui ne veut plus redescendre, Naya. Ici, tout est trop bruyant. Les souvenirs, la gravité... tout pèse trop lourd.

— Alors laisse-moi porter une partie du poids.

L'aveu resta suspendu dans l'air moite. Naya ne cherchait plus de chiffres ; elle cherchait son souffle. Ils se dirigèrent vers son bungalow, loin des caméras et des protocoles de sécurité. À l'intérieur, l'air était brassé par un vieux ventilateur qui tournait avec un cliquetis hypnotique. Dans la pénombre, le vocabulaire froid de

l'ingénierie s'effaça totalement. Il n'y avait plus de titane, plus d'aluminium, plus de trajectoires orbitales. Il n'y avait que la moiteur de la peau, le parfum du bois de cèdre et le battement sauvage de leurs cœurs désynchronisés.

Sous ses doigts, la cage thoracique de Tomas n'était plus une paroi de blindage, mais un tambour qui battait le rappel de sa propre vie. Ils se découvrirent avec une urgence fébrile, comme si chaque seconde comptait avant le prochain compte à rebours. La jungle, au-delà des persiennes, semblait pousser un soupir de soulagement, envahissant leurs sens de sa force sauvage et dévorante.

Plus tard, alors que le ressac de l'Atlantique se mêlait aux bruits de la forêt, Naya écouta la respiration apaisée de Tomas. Elle savait que les trois mois à venir seraient une guerre. Elle devrait mentir, saboter, trahir l'Agence pour sauver l'homme. Mais en sentant la chaleur de son corps contre le sien, elle comprit que son héritage n'était pas seulement ce dossier empoisonné. C'était cette capacité à briser la machine quand elle devient inhumaine.

T-3 mois. Le compte à rebours n'était plus celui d'un lancement. C'était celui d'une révolution intérieure. Dans cette immensité de métal et de racines, Naya se fit une promesse : si elle devait tomber, ce serait en embrasant le ciel de la vérité. Elle n'était plus une variable d'ajustement. Elle était l'ingénieure de leur salut, et elle ne raterait pas sa fenêtre de lancement. Le monde pouvait bien s'écrouler, elle n'était plus seule. Elle ferma les yeux, s'imprégnant de l'odeur de l'homme et de la terre, prête à affronter l'aube.

Chapitre 9

T-60 : La Moitié du Chemin

Le clic fut une petite mort, ou peut-être une naissance. Dans l'habitacle exigü de la capsule *Céleste*, le passage sur alimentation interne ne fut pas seulement un transfert de kilowatts ; ce fut le sectionnement net, brutal, de l'ombilic qui reliait encore Tomas à la terre ferme. Les ventilateurs changèrent de fréquence, passant d'un vrombissement industriel à un murmure plus intime, presque organique. Soudain, la Guyane et son humidité poisseuse s'effacèrent derrière l'épaisseur des parois composites.

Tomas était seul.

Dans le silence qui s'installa, le battement de son propre cœur résonnait dans son casque, un métronome sourd qui cognait contre ses côtes comme un oiseau captif. L'oxygène pur lui brûlait les sinus, sec et sans âme. Sous sa combinaison pressurisée, il lutta contre la morsure du froid pour invoquer une chaleur interdite : le souvenir de Naya. Chaque pore de sa peau semblait hurler l'absence de ce contact humain qu'il avait passé des mois à fuir.

À quelques kilomètres de là, derrière les vitres blindées du Centre de contrôle, Naya ne respirait plus. Ses doigts survolaient son clavier avec une méticulosité qui lui servait d'armure. Pour le reste du monde, elle était l'ingénieure de vol, le cerveau derrière les équations de trajectoire. Mais sous le coton blanc de sa chemise, son cœur était un océan en furie. Elle voyait Tomas sur ses écrans : une silhouette engoncée dans le blanc, un visage dont elle devinait les traits fatigués malgré la visière.

Elle ferma les yeux une seconde, juste assez pour sentir l'odeur persistante de l'ozone

qui flottait dans la salle, et l'opposer mentalement au jasmin nocturne qu'elle portait comme une rébellion contre la stérilité du centre.

— *Céleste, ici Kourou,* dit-elle, sa voix glissant dans les circuits avec une douceur de soie. *Transfert interne complété. Tu es autonome, Tomas. Comment te sens-tu ?*

Le tutoiement était une infraction, une fêlure dans le protocole d'acier imposé par Hélène. Mais à cet instant, Naya s'en moquait. Elle avait besoin de toucher son âme à travers les ondes.

Dans son siège moulé, Tomas tressaillit. Cette voix était le seul fil d'Ariane qui le rattachait encore à la vie. Il se revit six mois plus tôt, dans la moiteur de Cayenne, où ils avaient partagé un silence si dense qu'il en était devenu physique.

— L'obscurité est plus dense ici, Naya, répondit-il, le souffle haché. On dirait que les murs se resserrent.

Il ne parlait pas de la capsule, mais de cette cage de verre où son esprit s'enfermait depuis l'accident. Il sentait la sueur perler sur ses tempes, une humidité traîtresse dans l'air sec du cockpit. Naya comprit. Elle jeta un regard furtif vers Hélène. La Directrice trônait au centre de la salle, silhouette de fer observant ses écrans comme un champ de bataille. Hélène ne voyait que des chiffres ; elle était le miroir de ce qu'ils risquaient de devenir s'ils renonçaient à leur humanité : des algorithmes parfaits, mais morts.

Naya bascula un commutateur sur son panneau latéral. Un canal privé. Une ligne de vie.

— *Écoute-moi, Tomas,* murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un souffle chaud dans l'oreille de l'astronaute. *Regarde l'écran de télémétrie secondaire. J'ai injecté une séquence.*

Tomas posa sa main gantée sur la matrice de l'écran. Le polymère était froid, d'une rigidité de mort, mais sous la pulpe de ses doigts, une sinusoïde verte apparut. Ce n'était pas une suite de coordonnées, ni un vecteur de poussée. C'était une fréquence.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, la voix étranglée.

— *C'est le rythme de mon cœur, Tomas. Je l'ai converti en signal de synchronisation. Si le vide devient trop bruyant, ne regarde pas les étoiles. Regarde cette ligne. Elle bat pour toi.*

Tomas resta pétrifié. Sur l'écran, la petite ligne verte montait et descendait avec une régularité émouvante. Ce n'était plus du verre ; c'était une peau électronique. Il ferma les yeux et crut sentir la résistance souple d'une joue, le tressaillement d'un cil.

— Naya... tu ne devrais pas. Si Hélène l'apprend...

— *Hélène cherche la perfection, Tomas. Moi, je te cherche, toi.* Sa voix se brisa légèrement. *Le monde veut un héros de métal. Moi, j'ai juste besoin que tu reviennes.*

Le contraste était violent. Autour d'eux, les alarmes commençaient à clignoter. T-45. Quarante-cinq minutes avant que des tonnes d'ergols ne s'embrasent. Mais dans cette capsule, le temps s'était dilaté. Tomas comprit que sa quête de rédemption par le vide était une erreur. On ne se soigne pas en se jetant dans l'abîme, on se soigne en trouvant une raison de rester ancré. Et Naya était son ancre. Sa précision n'était pas une pathologie, c'était une dévotion.

— Je reçois le signal, dit-il enfin, et son pouls commença à s'aligner miraculeusement sur la ligne verte. C'est la fréquence la plus stable de toute la mission.

— *C'est parce qu'elle n'a pas peur du vide, Tomas. Elle n'a peur que de te perdre.*

Le moment fut interrompu par le grésillement sec d'Hélène sur le canal principal.

— *Ingénieure de vol, rapport sur l'autonomie électrique. Nous avons une dérive de 0,02 %. Expliquez.*

Naya se redressa instantanément, reprenant son masque de glace, mais ses yeux restaient fixés sur l'icône cachée.

— Fluctuation thermique mineure due au passage sur batteries, Madame la Directrice, répondit-elle d'un ton chirurgical. Je compense. Le système se stabilise.

Tomas sourit dans l'obscurité de son casque. Pour la première fois depuis des années, il ne se sentait plus comme un débris spatial à la dérive. Il devait revenir. Pas pour la science. Pas pour l'histoire. Mais pour poser ses mains sur le visage de Naya et sentir, pour de vrai, ce pouls qu'elle lui offrait en secret.

— *T-40,* annonça une voix synthétique. *Phase de pressurisation finale.*

Une vibration sourde parcourut la colonne vertébrale du module *Céleste*. C'était l'éveil du géant. La vapeur de l'oxygène liquide s'échappait des événements à l'extérieur, créant des nuages fantomatiques dans la canopée sombre.

— *Tomas,* murmura Naya une dernière fois sur le canal privé. *Souviens-toi que même dans le noir absolu, il y a une fréquence qui te cherche.*

— Je la garderai avec moi. Jusqu'au bout.

Le canal se ferma avec un clic sec. Mais ce n'était plus le même silence. Ce n'était plus le silence de la mort, c'était un silence habité. Tomas regarda la ligne verte sur

son écran. Son cœur battait avec une force nouvelle. Il n'était plus l'astronaute brisé ; il était un homme qui, au milieu des secrets d'État, venait de découvrir la seule vérité que personne ne pouvait falsifier.

T-37. Le compte à rebours continuait sa descente inexorable. À l'extérieur, la tour de service s'écartait lentement, comme les bras d'une mère laissant son enfant faire ses premiers pas. Tomas inspira profondément. L'air recyclé lui semblait soudain moins stérile, presque chargé de l'odeur de la pluie sur la terre chaude.

La fenêtre de lancement était grande ouverte, bien au-delà de la stratosphère, là où seule l'âme peut naviguer. Il était prêt à tomber, car il savait qu'au bout de la chute, il n'y avait pas le néant, mais les bras d'une femme qui avait transformé les chiffres en promesses. Chaque battement sur son écran était un pas de plus vers elle. Le voyage commençait, non pas vers les étoiles, mais vers la vérité d'un baiser qu'ils n'avaient pas encore fini d'échanger.

Chapitre 10

T-2 Mois : La Trahison d'Hélène

L'air de Kourou n'était pas une simple donnée météorologique ; c'était une présence physique, une main de moiteur posée sur la nuque de quiconque osait défier la jungle. Ce soir-là, alors que les projecteurs du Centre Spatial Guyanais lacéraient l'obscurité de leurs faisceaux d'un blanc chirurgical, Naya sentait cette humidité s'insinuer sous sa chemise de soie, collant le tissu à sa peau comme une seconde enveloppe, indésirable et étouffante.

Dans le couloir qui menait au bureau de la Directrice, le silence n'existait pas. Il était remplacé par le bourdonnement électrique des serveurs et, plus loin, derrière les parois de verre blindé, le chant strident et millénaire des insectes amazoniens. Naya serrait sa tablette contre sa poitrine. À l'intérieur, les chiffres ne mentaient pas. Ils étaient ses seuls alliés, ses seuls ancrages. Mais les lignes de code qu'elle venait d'extraire des simulateurs de vol de « Céleste » ressemblaient à une trahison. L'instabilité des injecteurs n'était pas une anomalie statistique. C'était une condamnation.

Elle s'arrêta devant la porte massive en chêne sombre et frappa.

— Entrez, Naya.

La voix d'Hélène était un velours froid. Lorsqu'elle entra, Naya fut frappée par l'obscurité de la pièce. Seule une lampe de bureau éclairait le visage de la Directrice. Sur le coin du bureau, un cadre photo vide, tourné vers l'ombre, trahissait la seule faille dans son armure de glace : une solitude absolue, un désert humain au sommet de la pyramide.

— Les tests de vibration sur le moteur Vulcain 3, commença Naya, la voix brisée par une indignation acide. Les marges de sécurité sont tombées à 4 %. Le système de survie ne tiendra pas. Tomas ne tiendra pas.

Le nom de Tomas flotta dans l'air, chargé d'une résonance intime. Naya revit son visage, ce calme étrange qu'il portait comme une armure. Elle sentit, presque physiquement, la rugosité de sa main lorsqu'il l'avait effleurée par inadvertance dans la salle de centrifugeuse.

Hélène posa son stylo. Sa main trembla imperceptiblement une seconde avant qu'elle ne la crispe sur le buvard.

— Vous oubliez la variable principale, Naya. La survie de l'Europe spatiale. « Céleste » doit voler. Ce qui se passera après la mise en orbite... l'histoire l'oubliera. On célébrera le succès du lancement.

— Vous l'envoyez à la mort pour des lignes budgétaires ?

— Non. Je l'envoie au sacrifice. Pourquoi croyez-vous que votre père est parti ? Il n'avait pas la force de porter ce fardeau.

Le nom de son père fut le coup de grâce. Naya sentit une larme brûlante couler sur sa joue. Elle quitta le bureau, fuyant cette atmosphère de mausolée, et courut vers le bâtiment des équipages. Elle fut frappée de plein fouet par la moiteur sauvage de la nuit. L'odeur de la terre mouillée et du kérosène était entêtante.

Elle trouva Tomas dans sa chambre, assis sur le rebord de la fenêtre, regardant le ciel noir. Il ne l'avait pas vue. Dans la lumière crue d'un lampadaire, son profil semblait sculpté dans la douleur. Naya entra, ferma la porte, et laissa glisser ses chaussures. Le contact du linoléum froid contre la plante de ses pieds nus fit frissonner tout son

corps.

— Tomas ? murmura-t-elle.

Il se tourna. Dans cet échange, leurs âmes semblèrent se toucher à travers le vide. Elle s'approcha, franchissant le seuil invisible qui séparait encore leurs mondes. Elle n'était plus une femme de chiffres, mais une surface de pure sensation, une peau qui réapprenait à lire l'alphabet du désir sous les doigts de cet homme. Elle prit sa main, sentant la rudesse de sa paume contre la soie de sa chemise.

— Elle veut te sacrifier, Tomas. Elle sait que la fusée va se déchirer.

Elle s'attendait à une révolte, mais il se contenta de poser ses mains sur ses épaules. Le coton rugueux de son vêtement de travail contre sa peau fiévreuse créait un contraste électrique.

— Je le sais, Naya, répondit-il d'une voix sourde. Le vide ne m'a jamais menti.

— Je ne te laisserai pas partir. Je détruirai tout s'il le faut. Je brûlerai leurs rêves pour te garder sur cette terre.

Tomas encadra son visage, ses pouces caressant ses pommettes avec une tendresse insupportable. Il plongea son regard dans le sien, là où les étoiles semblaient lutter contre la brume.

— Naya, murmura-t-il, tu es la seule fenêtre de lancement qui ne mène pas au vide.

Ce fut l'embrasement. Leurs lèvres se rencontrèrent dans une collision de deux astres errants. C'était une déferlante qui balayait les protocoles et les peurs. Ils basculèrent sur le lit étroit, cherchant un ancrage dans la tempête. Dans la pénombre, Naya ne voyait plus de trajectoires orbitales, mais l'architecture sacrée de leurs corps où

chaque fragment d'os cherchait son port d'attache.

La moiteur de Kourou s'invita dans la chambre, soudant leurs peaux dans une étreinte qui n'avait plus rien de technique. Elle n'était plus l'ingénieure aux équations parfaites ; elle était une femme éprise, une saboteuse de destinées. Chaque caresse était une ligne de code effacée, chaque soupir une rupture dans le protocole. Ils étaient deux fragments d'une même vérité éclatée qui tentaient de se recomposer.

À T-2 mois, le destin de « Céleste » était scellé. Non par une erreur de calcul, mais par une vérité de peau. Naya s'enfouit dans le cou de Tomas, inhalant son odeur une dernière fois avant que la réalité ne vienne les rattraper. Elle était prête à tout perdre, parce qu'elle venait de comprendre que, sans lui, elle n'avait jamais rien possédé de vrai.

Le temps long s'étirait, et dans le silence de la nuit guyanaise, la fenêtre de lancement était enfin ouverte. Non pas sur l'immensité vide de l'espace, mais sur la promesse brûlante d'une vie à défendre.

Chapitre 11

T-45 : L'Éclat du Miroir

Dans l'étroite chrysalide de métal et de carbone de la capsule *Céleste*, le temps n'avait plus la même consistance. Il n'était plus cette suite de secondes mathématiques que Naya affectionnait tant, mais une matière visqueuse, presque palpable, qui collait à la peau sous la combinaison pressurisée. T-45. Quarante-cinq minutes avant que la terre ne s'arrache à eux, ou qu'ils ne s'arrachent à elle.

L'air recyclé n'avait plus le goût fade de l'oxygène de synthèse. Il s'était chargé de l'essence de Tomas — un mélange de cèdre et d'une fatigue d'homme qui a trop longtemps regardé les étoiles. Cette odeur s'insinuait sous la collerette de Naya, plus invasive que n'importe quelle alerte critique, lui rappelant que dans ce cercueil de titane, son seul véritable horizon n'était pas l'espace, mais l'homme assis à sa gauche. Tomas, immobile, semblait faire corps avec son siège incliné. Ses mains, gantées de blanc, reposaient sur ses cuisses comme des oiseaux blessés.

C'est sur l'écran de contrôle numéro 4 qu'il l'aperçut.

Un filet. Presque rien. Une écharpe de brume d'une blancheur virginale qui s'étirait dans le bleu sombre du ciel guyanais. Pour un œil profane, cela aurait pu être un nuage égaré, mais pour eux, c'était un cri. L'oxygène liquide s'échappait, se transformant instantanément en cristaux de glace, créant une traînée scintillante, une larme technologique coulant le long du flanc du géant.

« Naya... »

Sa voix, transmise par l'intercom, n'était qu'un souffle de velours écorché. Le

mouvement de son cou contre le joint en caoutchouc de la visière produisit un râle sec, un gémissement de soie déchirée qui sembla lacérer l'épais silence du cockpit. Naya tourna la tête, cherchant le regard de Tomas non pour y lire des vecteurs de vol, mais pour y trouver un point d'ancrage avant que le monde ne s'arrache à eux.

La précision pathologique qui gouvernait Naya se heurta à une émotion brute. Elle sentit la sueur brûler sa peau sous le costume, contrastant violemment avec la caresse glaciale du système de survie. Elle savait ce que cela signifiait. Si elle ouvrait le canal avec le Centre de Jupiter, le compte à rebours s'arrêterait. L'Europe perdrait sa souveraineté, et Hélène verrait son empire de secrets s'effondrer. Mais les chiffres sur ses consoles restaient verts, impeccables. Le système, corrompu par les algorithmes d'Hélène, ne signalait aucune anomalie. Le mensonge était numérique. Seul ce miroir de glace, visible par la caméra, disait la vérité.

« On ne peut pas partir comme ça », reprit Tomas.

Il se rapprocha autant que ses sangles le lui permettaient. Naya sentait la chaleur de son corps irradier, une fournaise dans cet univers de froid absolu. Sa logique de fer luttait contre un désir naissant, celui de briser ce carcan pour retrouver la liberté des forêts amazoniennes qui s'étendaient au-delà du grillage. Elle imaginait l'odeur de la terre après l'orage, tout ce qui était vivant, organique, imprévisible. Tout ce que Tomas était pour elle.

Elle ne pressa pas le bouton de communication générale. Au lieu de cela, ses doigts dansèrent sur le clavier tactile avec une grâce désespérée. Elle ne signalait pas la fuite ; elle la masquait aux yeux du sol, tout en l'utilisant pour créer une déviation mineure dans les calculs de trajectoire. Elle créait son propre levier. Son propre secret.

« Je nous donne une chance de choisir notre fin, Tomas. Pas la leur. La nôtre. »

Elle posa sa main gantée sur la sienne, une étreinte de nylon sur le métal des

accoudoirs. Dans ce geste, il y avait une promesse, un pacte scellé dans l'ombre d'un lancement imminent. Soudain, une alarme stridente déchira le silence. Un voyant orange se mit à clignoter. Pas le bleu du liquide cryogénique, mais une alerte de pressurisation cabine.

Le compte à rebours s'arrêta net. T-40:00.

La voix froide de la directrice de vol résonna : « Céleste, ici Jupiter. Nous détectons une instabilité. Ne touchez à rien. »

Le silence qui suivit fut une présence étouffante. Naya ferma les yeux, sentant la goutte de sueur glisser le long de sa tempe comme une seconde qui s'échappe. Elle savait qu'Hélène mentait, que le sol manipulait les données pour maintenir l'illusion de sécurité.

« Naya, confirmez la lecture. Les données nous indiquent une stabilisation », ordonna Hélène.

Naya fixa le voyant orange. Le mensonge venait de virer au rouge. Elle se concentra sur le son du cœur de Tomas, une percussion sourde qui battait la chamade dans l'intercom. Elle ne voulait plus être l'ingénieure parfaite. Elle voulait être la femme qui tenait la main de l'homme qu'elle aimait au bord du précipice.

« Ici Naya. Capteurs nominaux. L'instabilité était une erreur de lecture. Nous sommes prêts. »

Elle venait de brûler ses vaisseaux. Elle venait de condamner la mission pour sauver leur instant de grâce. Le voyant orange s'éteignit. Le vert artificiel reprit ses droits. T-39:59.

Le décompte reprit son cours inexorable. Naya se cala au fond de son siège, sentant la

structure de la fusée vibrer sous elle, un ronronnement sourd qui montait des entrailles de la bête. La fuite était devenue un ruban de soie blanche, une écharpe jetée sur l'épaule de *Céleste*. C'était leur lien. Leur promesse.

Chaque "bip" du système était une note dans la symphonie de leur adieu au monde. Dans le cockpit baigné de rouge, sous le regard indifférent des caméras, ils n'étaient plus des outils de la souveraineté européenne. Ils étaient deux amants suspendus à un fil de givre.

— T-minus 20 minutes, murmura la voix de l'ordinateur.

Naya ferma les yeux, respira l'odeur du cèdre et de la fatigue à travers le silence, et sourit à l'invisible. Elle était, enfin, parfaitement à sa place. Elle était le cœur de la machine, l'âme du métal, et le mensonge qui allait les rendre libres. Elle n'avait plus peur de la chute. Car tomber avec lui, c'était encore une façon de voler. Elle attendit le rugissement final, celui qui allait transformer leur secret en une traînée de feu à travers le velours noir de l'univers.

Chapitre 12

T-1 Mois : La Chute Libre

Naya restait suspendue au-dessus de son crime. Ses doigts, figés à quelques millimètres des touches, semblaient attendre que l'air stérile de la salle de contrôle lui pardonne la note discordante qu'elle venait d'injecter dans la symphonie de la science. Sur le moniteur principal, la courbe du rythme cardiaque de Tomas, qu'elle venait de lisser d'un clic sacrilège, s'étirait désormais avec une régularité mensongère. Une ligne droite, parfaite ; une insulte à la vérité biologique.

Elle venait de trahir sa boussole intérieure, cette précision pathologique qui lui servait d'armure depuis la disparition de son père. Le silence qui suivit l'arrêt de la centrifugeuse n'était plus un vide acoustique, mais une matière pesante, saturée par l'odeur métallique de l'ozone et l'effluve plus lointain de la forêt guyanaise qui assiégeait les murs de béton.

Elle quitta le bocal de verre, traversa les couloirs pressurisés et franchit le sas de sécurité. Dehors, la Guyane la frappa comme une main moite. L'humidité de Kourou n'était pas une météo, c'était une présence physique sentant la terre mouillée et le kérosène. Elle se dirigea vers la lisière du site, là où le grillage de haute sécurité tentait de contenir l'assaut de la jungle.

Elle le vit là, adossé à une barrière de métal. Tomas n'avait pas encore enlevé sa combinaison de vol, seulement rabattue autour de sa taille, révélant un t-shirt gris trempé qui épousait les reliefs d'un corps sculpté par l'effort et la peur. Son regard n'était plus celui du commandant de bord, mais celui d'un homme qui a vu l'envers du ciel et qui supplie qu'on ne l'y renvoie pas.

— Tu devrais être au débriefing médical, murmura-t-elle. Sa voix se brisait dans le concert strident des cigales.

Tomas tourna la tête. Ses yeux, d'un bleu délavé par les radiations et les regrets, se posèrent sur elle. Il ne sourit pas. Il n'y avait plus de place pour les faux-semblants entre eux.

— Les capteurs... Qu'est-ce qu'ils ont dit, Naya ?

Il y avait dans sa question une vulnérabilité sauvage. Naya s'approcha, franchissant cette barrière invisible qui sépare l'ingénieure de son sujet d'étude. Elle sentit la chaleur brûlante qui émanait de lui, cette électricité statique qui entoure les êtres ayant frôlé leur propre fin.

— Tu es parfait, Tomas, répondit-elle, et sa propre voix lui sembla étrangère, plus profonde. Je l'ai écrit. Je l'ai rendu vrai.

Il fronça les sourcils, saisissant son poignet. Ses doigts étaient rudes, marqués par des années d'entraînement, mais son contact envoya une décharge immédiate à travers le corps de la jeune femme. Une faille s'ouvrait dans sa structure même, un appel du vide auquel aucune logique ne pouvait répondre.

— Pourquoi ? souffla-t-il. Tu joues ta carrière. Tu joues la mission.

— Parce que ce programme nous vole déjà tout, Tomas. Il n'aura pas ton âme. Je ne veux pas qu'ils te brisent davantage.

Le premier grondement de tonnerre déchira le ciel, lourd et menaçant. La pluie tropicale s'abattit en larges gouttes tièdes, transformant instantanément le monde en un lavis gris et moite. Ils ne bougèrent pas. L'eau ruisselait sur leurs visages, effaçant les frontières entre la sueur et la peur. Tomas encadra le visage de Naya de ses mains

puissantes.

— Nous sommes des traîtres, Naya. Des imposteurs au pied d'une fusée.

— Non, répondit-elle en plongeant ses doigts dans ses cheveux trempés. Nous sommes juste des humains dans un monde de données. Et les données ne savent pas ce que c'est que d'aimer.

Leurs lèvres se rencontrèrent enfin dans un choc de deux mondes en collision. Ce fut un baiser qui goûtait la pluie et le sel, une union désespérée née de la certitude que demain n'était qu'une variable instable. Tomas la serrait à en perdre haleine, cherchant en elle un ancrage contre le silence blanc de l'espace qui le hantait.

Ils regagnèrent son bungalow dans une urgence fébrile. À l'intérieur, l'air était saturé d'une moiteur électrique. Dans la pénombre, chaque vêtement retiré était une armure qui s'effondrait. Le toucher de Tomas était à la fois exploratoire et dévot ; il parcourait la peau de Naya comme s'il déchiffrait une carte inconnue avant le grand saut.

Ils firent l'amour avec la ferveur de ceux qui n'ont plus rien à perdre, au rythme des averses qui frappaient le toit de tôle comme des milliers de doigts impatients. Dans l'étreinte de Tomas, Naya sentit son propre vide se combler. Elle n'était plus l'ingénieure à la précision pathologique, elle était le bouclier thermique d'un homme en chute libre.

Plus tard, alors que la pluie s'était calmée, ils restèrent enlacés. Naya récupéra une petite clé USB sur son bureau — la boîte noire de leur trahison.

— C'est ici, murmura-t-elle. La preuve que j'ai triché.

Tomas posa sa main sur la sienne, refermant ses doigts sur l'objet métallique.

— Garde-la, Naya. Comme un rappel que la vérité n'est pas ce que l'on mesure, mais ce que l'on protège.

Elle se blottit contre lui, écoutant le battement désormais apaisé de son cœur. Au loin, les projecteurs du pas de tir balayaient l'horizon, indifférents à leur drame. Le compte à rebours continuait, inexorable, mais pour la première fois, Naya n'avait plus peur de la gravité. Elle avait trouvé sa fenêtre de lancement : non pas vers les étoiles froides, mais vers l'absolu d'un autre être.

Le premier mois s'achevait ainsi, sur une promesse silencieuse scellée dans l'ombre. Ils allaient construire ce mensonge jusqu'à ce qu'il devienne leur seule vérité.

Chapitre 13

T-30 : Les Boulons Explosifs

Le silence dans la salle de contrôle de Jupiter II n'était pas un vide, c'était une matière dense, presque liquide, qui s'engouffrait dans les poumons de Naya comme une eau saumâtre. À T-30 minutes, l'air s'était chargé d'une électricité statique, une tension invisible qui faisait se hérissier les fins duvets sur ses avant-bras. Elle fixait son écran avec une précision pathologique, ses doigts survolant le clavier sans encore oser l'effleurer, comme si le moindre contact physique avec la machine pouvait déclencher l'irréparable.

Puis, elle la sentit.

Une main se posa sur son épaule. Ce n'était pas un geste de réconfort, c'était une ancre. Celle d'Hélène. La Directrice dégageait une odeur de gardénia froid, un parfum floral mais glacial qui tranchait avec l'arôme d'azote liquide et de métal surchauffé sourdant des murs. Les doigts d'Hélène étaient longs, fins, et leur pression était une injonction silencieuse. À travers le lin blanc de sa chemise, Naya percevait chaque phalange, chaque articulation. C'était le poids de l'institution et celui de l'Europe tout entière qui s'appuyait sur sa clavicule.

— Armez les charges, Naya, murmura Hélène. Sa voix était un velours sombre, une caresse cachant une lame de rasoir. C'est le moment où la terre et le ciel décident de se séparer.

Naya ferma les yeux, cherchant le rythme de son propre cœur au milieu du vacarme sourd des ventilateurs de refroidissement. Dans son esprit, elle n'était plus dans cette salle aseptisée. Elle était là-haut, dans la capsule étroite de « Céleste », aux côtés de

Tomas. Elle pouvait presque sentir la chaleur irradiant de son corps à travers les couches de Nomex et de Kevlar, ce rayonnement brûlant qui l'avait tant déconcertée durant les mois de préparation.

Elle se souvint d'un soir sur la terrasse de l'hôtel des Roches. L'humidité de Kourou était telle qu'on aurait dit que la nuit transpirait. L'air sentait la terre mouillée, le jasmin sauvage et le kérosène. Tomas fixait l'horizon, là où la mer et le ciel se confondaient dans un même néant noir.

— Tu as peur du vide ? lui avait-elle demandé.

Il avait tourné la tête, et dans ses yeux, Naya avait vu des constellations brisées.

— Le vide n'est pas ce qui est dangereux, Naya, avait-il répondu d'une voix de gravier et de soie. Ce qui est dangereux, c'est ce qu'on y apporte avec soi. Mes fantômes n'ont pas besoin d'oxygène.

Il avait alors posé sa main sur la sienne. Un contact électrique, une brûlure douce. Naya avait senti sous ses doigts les cicatrices invisibles de son âme. Elle avait eu envie de le réparer, de recoudre chaque fibre de son être avec le fil d'or de ses certitudes techniques. Mais aujourd'hui, elle ne pouvait plus rien réparer. Elle ne pouvait que détruire pour le laisser partir.

— Naya ? répéta Hélène, ses ongles s'enfonçant légèrement dans l'épaule de l'ingénieure. Les amarres de poudre. Le protocole ne souffre aucun retard.

Naya inspira profondément. Ses narines furent envahies par l'odeur de la Guyane qui s'infiltrait malgré les filtres : cette moiteur organique, cet humus millénaire qui semblait vouloir dévorer l'acier de la rampe. « Armement des charges pyrotechniques de séparation. » Le terme technique était d'une froideur chirurgicale. Ces verrous de titane n'attendaient qu'une étincelle pour déchirer l'union. Elle arma les charges. Une explosion nécessaire pour qu'il s'élève, la laissant seule dans la poussière des rêves consommés.

Elle posa ses doigts sur le commutateur de sécurité. Le plastique était froid, presque huileux. Le « clic » du loquet de protection résonna dans ses oreilles comme un coup de feu dans une cathédrale.

— À quoi penses-tu, Naya ? demanda Hélène, son souffle effleurant son oreille. Est-ce la trajectoire du programme, ou celle de l'homme au sommet de la flèche ?

Naya frissonna. Hélène savait. Elle lisait dans les cœurs comme dans les rapports de télémétrie. Pour la Directrice, l'amour n'était qu'une variable d'ajustement, un carburant instable qu'il fallait purger avant le décollage.

— Je pense à la séparation, murmura Naya. À la violence du choc.

— La séparation est le prix de la liberté, rétorqua Hélène avec une sécheresse dépourvue de méchanceté. Pour qu'il devienne une étoile, il doit cesser d'être un homme. Et toi, tu dois cesser d'être son port d'attache.

Sur l'écran principal, le flux vidéo montrait Tomas immobile. On ne voyait que ses mains gantées. Le rythme de son cœur s'affichait : 62 battements par minute. D'une stabilité insultante. Comment pouvait-il être si calme alors que son univers s'apprêtait à voler en éclats ? Peut-être parce qu'il n'avait plus rien à perdre.

Soudain, une alarme stridente déchira l'atmosphère. Un indicateur vira au rouge sang. Un défaut de synchronisation. Une anomalie dans la charge n°4.

— Anomalie détectée, annonça Naya, sa voix reprenant sa froideur professionnelle malgré ses entrailles en feu. Défaut d'allumage sur le segment de séparation alpha.

La main d'Hélène se crispa.

— Corrigez cela, Naya. Immédiatement. Le sacrifice ne peut pas être gâché par une erreur de calcul.

Naya plongeait dans les lignes de code. C'était là sa vérité : dans la lutte entre l'organique qui hurle sa peur et l'acier qui refuse d'obéir. Le compte à rebours affichait T-24:12. Elle comprit alors que ce n'était pas une erreur technique. C'était une résonance. Le système Céleste avait intégré le traumatisme de son pilote. Le stress de Tomas s'était infiltré dans les circuits, une contagion de l'âme dans le silicium.

Ses doigts commencèrent à danser. Elle ne cherchait plus à corriger, elle cherchait à s'harmoniser. Elle réécrivit les séquences d'allumage selon le rythme cardiaque de Tomas. Elle calait l'arrachement final sur ses systoles, sur ses silences. Elle transformait la mécanique en une symphonie organique. Chaque ligne de code était une caresse, un message secret envoyé à l'homme qu'elle aimait sans oser se l'avouer.

— T-22 minutes.

L'indicateur de la charge n°4 vacilla, puis, dans un soupir électronique, vira au vert émeraude. Elle avait réussi. Mais elle venait de lier la survie de la mission à la stabilité émotionnelle d'un homme hanté. Hélène retira sa main. Le vide qu'elle laissait était plus douloureux que sa griffe.

— Vous voyez, Naya. Quand on n'a plus le choix, on devient capable de miracles.

Naya ne répondit pas. Elle reporta son attention sur le canal audio privé.

— Tomas, murmura-t-elle si bas que c'était un souffle. N'oublie pas de revenir. Même si c'est pour tout détruire. Reviens.

Il n'y eut pas de réponse, seulement le grésillement du vide, un son qui ressemblait étrangement à celui des vagues sur la plage de Kourou. Dans le cockpit, Tomas ressentit pourtant une étrange chaleur dans son gant droit. Comme si une main invisible venait presser la sienne. Il sourit sous son casque, un sourire triste et beau.

— T-10:00. Allumage des systèmes pyrotechniques auxiliaires.

Le sol de la salle de contrôle commença à vibrer. Cette vibration remonta le long des jambes de Naya, traversa son bassin et s'installa au creux de son estomac. C'était une sensation charnelle, ce moment où la puissance brute de la machine entre en communion avec le corps. Elle imaginait Tomas, sanglé dans son siège, subissant cette même onde. Elle voulait être ce siège, elle voulait être ce harnais qui le serrait.

L'écran géant s'illumina d'une lueur orangée. Sous la fusée, le déluge d'eau s'évaporait instantanément, créant un nuage de vapeur comme un suaire. C'était le moment où l'acier et l'esprit ne faisaient plus qu'un. Les verrous de son exil attendaient l'ordre ultime.

Naya posa sa main sur la souris. Son index tremblait. Elle sentait le poids des secrets de son père et celui, insupportable, de son propre désir. Elle prit une grande inspiration, aspirant l'air chargé de soufre et d'azote.

Le décompte final s'afficha en rouge sang.

— T-05:00.

Chaque seconde était une déchirure. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité, elle vit Tomas marcher parmi les étoiles. La main d'Hélène revint se poser, plus pressante.

— Fais-le, Naya. Libère-le.

Au moment où son index s'enfonça sur la touche de validation, Naya ressentit la morsure brutale du froid de l'espace sur sa propre peau. Une sensation de vide absolu la submergea, comme si, en le libérant, elle lui faisait don de son propre oxygène. Un choc sourd ébranla les fondations du centre de contrôle, un bruit de rupture, le

craquement d'un os, le premier cri d'une naissance violente.

Sur l'écran, les attaches de poudre détonnèrent dans un éclair de lumière blanche. Le cordon ombilical était rompu. L'amour n'avait plus de poids, plus de sol. Il n'était plus qu'une trajectoire balistique vers l'inconnu, portée par le rugissement d'un monde qui s'effondrait pour mieux renaître. Tomas s'envolait, emportant avec lui la dernière certitude de Naya. Le monde tremblait, et elle tremblait avec lui, enfin vivante, enfin brisée.

Chapitre 14

T-2 Semaines : Le Sabotage Planifié

La nuit à Kourou ne ressemble à aucune autre. Elle n'est pas une simple absence de lumière, elle est une présence, une étoffe de velours humide et pesante qui se dépose sur la peau comme une caresse non sollicitée. Dehors, la jungle respire, un poumon immense et sombre dont le souffle exhale des senteurs de terre mouillée, de fleurs de frangipaniers en décomposition et cette odeur métallique, presque électrique, qui émane du Centre Spatial Guyanais. C'est là, dans ce minuscule interstice entre la précision chirurgicale de l'acier et le chaos organique de l'Amazonie, que Naya et Tomas s'étaient réfugiés.

Le bungalow qu'ils occupaient ce soir-là, à l'écart des zones de haute sécurité, semblait flotter sur un océan de fougères géantes. À l'intérieur, la climatisation luttait vainement contre la moiteur ambiante, produisant un ronronnement mécanique qui s'entremêlait au chant strident des cicadas. Naya était penchée sur une console portable, la lueur bleue de l'écran sculptant les traits de son visage avec une dureté que son cœur démentait. Ses doigts, fins et nerveux, survolaient le clavier avec cette précision pathologique qui la caractérisait. Chaque ligne de code, chaque simulation de pression dans les réservoirs d'ergols était pour elle une pulsation cardiaque, un rempart contre le vide.

— Si j'injecte la commande à T-minus 14 secondes, murmura Naya, sa voix n'étant plus qu'un souffle feutré. Les valves de décharge d'oxygène liquide se bloqueront en position ouverte. Le système, aveugle et froid, n'y verra qu'une défaillance technique, tandis que mon cœur y verra ta survie.

Elle s'arrêta, ses doigts suspendus au-dessus des touches. Tomas ne disait rien. Il était

debout près de la fenêtre, le regard perdu vers l'horizon où l'on devinait la silhouette fantomatique du pas de tir. Il portait un t-shirt de coton gris, délavé par la sueur, mais il y avait dans sa posture une fragilité qui serrait le cœur. Le silence de l'espace, ce silence qui l'avait brisé lors de sa dernière mission, semblait l'avoir suivi jusqu'ici.

Tomas quitta la fenêtre. Ses pas étaient feutrés sur le plancher de bois. La paume de Tomas, brûlante et marquée par l'effort, vint sceller le tremblement des doigts de Naya sur le clavier. Le contact fut un choc électrique, une chaleur brute qui balaya la froideur de l'interface numérique.

— Naya, regarde-moi.

Elle obéit. Dans l'obscurité de la pièce, elle chercha son regard. Elle voulait y lire une absolution. Ce qu'elle s'apprêtait à faire était un acte de haute trahison envers l'Europe, envers sa propre carrière, mais c'était avant tout un acte d'amour désespéré. Un sabotage pour sauver l'homme de sa vie de la cathédrale de mensonges qu'était devenu le programme Céleste.

— Tu es sûre que les capteurs ne détecteront pas l'origine de l'ordre ? demanda-t-il. Sa voix était basse, une octave profonde qui résonnait dans la poitrine de Naya.

— J'ai masqué l'instruction dans un sous-programme de calibration écrit par mon père, répondit-elle. Personne ne pensera à chercher là. On ne se construit pas sur des succès officiels, Tomas. On se construit sur les secrets que l'on partage.

Tomas s'accroupit à ses côtés, ses mains rugueuses enserrant les siennes. Il y avait dans ses yeux bleus un aveu de vulnérabilité totale. Il n'était plus le héros de titane, mais un homme brisé qui ne tenait debout que parce qu'elle était là.

— Parfois, murmura-t-il, il faut accepter de tout détruire pour voir ce qui est capable de survivre aux décombres. Tu es ma seule coordonnée, Naya. Ma seule trajectoire

qui ait encore un sens.

Naya se laissa glisser de sa chaise pour s'asseoir par terre, face à lui. L'étroitesse du bungalow renforçait cette impression de bulle protectrice face à la fureur du monde extérieur. Elle posa sa tête sur l'épaule de Tomas, sentant le muscle se détendre sous sa joue. Oubliés, les comptes à rebours. Il n'y avait plus que ce rythme organique, ce tambour de vie qui battait pour eux deux. L'humidité de la nuit s'infiltrait à travers les murs, rendant leur peau luisante d'une fine pellicule de sueur charnelle. Chaque centimètre de peau dévoilé était une victoire contre l'acier.

Leurs lèvres se rencontrèrent enfin. Ce n'était pas un baiser léger ; c'était un baiser fiévreux, empreint de l'urgence de ceux qui savent que le temps est un prédateur. Il y avait le goût salé de la peau, la morsure de l'angoisse, mais surtout une tendresse infinie. Elle était sa fenêtre de lancement, son seul retour possible sur Terre.

Soudain, au loin, un signal sonore retentit. Une sirène, stridente, déchira la nuit. Ce n'était pas un test. Sur l'écran, un indicateur vira brusquement au rouge. Un signal d'alerte, discret mais persistant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tomas, la tension remontant instantanément.

Naya fronça les sourcils, ses doigts volant de nouveau sur le clavier. Son visage perdit ses couleurs sous la lueur écarlate du moniteur.

— C'est une sonde de surveillance thermique sur le serveur principal, dit-elle, sa voix tremblant légèrement. Quelqu'un a ouvert le fichier de mon père il y a moins de cinq minutes. Le système vient de lancer une procédure de vérification d'intégrité.

Elle le regarda, l'effroi se lisant dans ses prunelles. Le sabotage n'était même pas encore effectif qu'il était peut-être déjà découvert. À l'autre bout du complexe, dans la tour de contrôle baignée d'une lumière d'azote, l'ennemi était peut-être déjà en train de

refermer le piège. Hélène, avec sa froideur chirurgicale, ne leur pardonnerait jamais.

La sirène continuait de hurler, transformant l'air moite en une matière vibrante. Tomas resserra sa prise sur la main de Naya.

— Ils ne nous ont pas encore trouvés, affirma-t-il, même si son regard trahissait l'imminence du péril. La chance ne durera pas, mais ce soir, nous avons gagné quelques heures.

Naya se tourna vers l'écran. D'un geste fluide, elle pressa une ultime commande. Le virus était désormais tapi dans l'ombre des lignes de code, prêt à dévorer les ambitions d'un continent pour sauver l'intégrité d'une vérité. Elle regarda ses mains : elles tremblaient légèrement. Ce n'était pas de peur, c'était le frisson de ceux qui s'apprêtent à déclencher l'apocalypse pour sauver un peu d'humanité.

— Treize jours, Tomas, finit-elle par dire, sa voix se raffermissant. Treize jours pour sauver la vérité.

— Treize jours pour nous sauver nous-mêmes, corrigea-t-il.

Alors que le premier appel radio résonnait sur le talkie-walkie — le signal que la journée de masques commençait — Naya sentit une force nouvelle. Le compte à rebours invisible ne l'oppressait plus. Tant que la main de Tomas restait dans la sienne, elle était prête à affronter l'abîme. Ils sortirent du bungalow, silhouettes minuscules face à l'immensité des tours de lancement qui pointaient vers le ciel comme des doigts d'acier. Le sabotage était en marche. La chute était nécessaire, et ils allaient la vivre ensemble.

Chapitre 15

T-15 : L'Oxygène Liquide

Le vrombissement sourd de la base de Kourou n'était plus un bruit, c'était une respiration. Celle d'un géant de métal acculé par la jungle, un colosse aux pieds d'argile et de béton dont les poumons d'acier se gorgeaient d'une haleine mortelle et glaciale. T-15. Quinze minutes avant que l'horizon ne s'embrase. Naya se tenait dans l'ombre de la console secondaire, là où la lumière crue des néons mourait dans un bleu électrique abyssal. Ses doigts effleuraient le clavier avec une hésitation qui n'était pas de la peur, mais une douleur physique. Elle sentait le froid de l'oxygène liquide remonter par les conduits, une onde de givre s'insinuant dans ses veines, tandis qu'en elle, le souvenir de la peau de Tomas brûlait encore.

L'odeur était partout : l'azote, le kérosène, ce parfum métallique et sec qui irritait sa gorge. Mais sous cette nappe industrielle, elle cherchait désespérément la réminiscence de Tomas — le sel marin, la sueur après l'entraînement, cette chaleur d'homme chauffé au soleil qu'elle avait sentie contre sa nuque dans leur chambre de Cayenne. Le sabotage n'était plus un acte informatique ; c'était un cri charnel. Taper ce code, c'était briser la machine pour toucher l'homme.

T-12 minutes.

L'oxygène bouillonnait à -183 degrés. À cette température, la matière devient cassante, semblable au cœur de Naya. Elle imaginait Tomas, là-haut, prisonnier du rêve d'acier d'une Europe qui ne voyait en lui qu'une statistique. Elle revit sa main rugueuse sur sa peau, une caresse qui l'avait brisée. Il ne parlait pas, il ne philosophait pas ; il pressait simplement son front contre le sien, cherchant un ancrage dans le noir. Elle allait injecter le virus *Icare*. Elle allait le brûler non pas

au soleil, mais au contact de la Terre.

Soudain, une présence figea le sang dans ses artères. Hélène était là.

La Directrice portait son habituel parfum de jasmin froid, une odeur de luxe distant qui luttait contre les effluves de kérosène. Hélène était le miroir de ce que Naya aurait pu devenir : une femme de glace, une architecte de la grandeur vide.

— Tu penses le sauver, Naya ? murmura Hélène, sa main se posant sur l'épaule de l'ingénieure comme une griffe de prédatrice. Tu vas seulement briser un héros.

— Un héros mort n'est qu'un tas de cendres, répondit Naya, la voix brisée par une colère sourde. Je veux l'homme, Hélène. Pas votre légende.

Elle regarda l'écran vidéo. Tomas était immobile dans la capsule. Il ne jouait pas au philosophe ; il attendait, les traits tirés par une fatigue brute, le regard vide de ceux qui désirent l'impact. Il avait besoin qu'elle le ramène. Elle posa ses doigts sur la touche « Entrée ». La sueur coulait le long de sa tempe, une goutte salée qui semblait être la seule chose réelle dans ce temple de technologie. Elle ne voyait plus les graphiques verts. Elle ne voyait que la courbe de son cou à lui.

Elle appuya. Le clic fut une déflagration.

Le rouge envahit les écrans. Le virus *Icare* se propageait, une hémorragie de données simulant une défaillance critique. La fenêtre de lancement se fissa. L'alarme hurla, un cri mécanique pour une trahison organique. Naya s'effondra, les mains tremblantes, alors que le monde s'arrêtait autour d'elle.

Elle courut. Elle quitta la salle, bravant la moiteur suffocante de la Guyane. L'odeur de la jungle, sucrée et lourde, remplaça celle de l'ozone. Elle gravit la tour de service, ses poumons brûlant d'un air saturé d'humidité. Arrivée sur la passerelle, le vent de

l'Atlantique fouetta son visage. Tomas était là. Il était déjà sorti de la capsule, son casque à ses pieds, ses cheveux collés par la sueur.

Il ne dit rien sur le destin ou le vide. Il la regarda simplement. C'était ce regard-là qu'elle cherchait : une dépendance totale, une vulnérabilité brute qui rendait la fusée de 700 tonnes dérisoire.

— Naya, murmura-t-il.

Sa voix était un souffle, interrompue par le sifflement de la vapeur d'oxygène qui s'échappait des valves. Elle se jeta contre lui. Le contact fut un choc : le nylon froid de sa combinaison contre la chaleur de ses mains à elle. Elle chercha son cou, là où le pouls battait, rapide, sauvage. Elle plongea ses doigts sous le col rigide pour toucher sa peau. Il la serra à l'étouffer, son visage niché dans son épaule, respirant son odeur de pluie et de peur.

— On redescend, Tomas, souffla-t-elle. On apprend à marcher dans la boue.

Ils s'éloignèrent de la zone de lancement, s'enfonçant dans l'obscurité de la forêt. L'orage éclata enfin, une pluie tropicale, lourde et tiède, qui noya les projecteurs et les sirènes. Ils marchèrent sous la canopée, loin du bitume, là où la terre rouge devenait une boue fertile.

Ils finirent par s'abriter sous un affleurement rocheux, un sanctuaire de lianes et de pierre. Tomas s'assit, entraînant Naya contre lui. Le silence n'était plus un vide spatial, mais une plénitude terrestre. Naya ferma les yeux, sentant chaque vibration de la forêt, chaque goutte d'eau. Elle se concentra sur un détail minuscule pour oublier l'immensité de son sacrifice : le petit grain de beauté de Tomas, juste au-dessus de sa pommette droite, qu'elle effleura du bout des doigts.

Il n'y avait plus de mission, plus d'Europe, plus de passé. Il n'y avait que l'odeur de

l'humus et la respiration de Tomas qui se calait enfin sur la sienne, un rythme synchrone, souffle contre souffle, dans l'humidité souveraine de la nuit. Elle sentit sa poitrine se soulever contre son épaule, un mouvement régulier, humain, enfin libéré du compte à rebours. Le monde était vaste et terrifiant, mais sous cet abri de roche, la vie avait enfin le goût du vrai.

Chapitre 16

T-5 : Le Point de Non-Retour

Le temps n'était plus une mesure mathématique, une succession de secondes s'égrenant avec la régularité froide d'un métronome. Dans l'enceinte pressurisée de la salle de contrôle de Kourou, il était devenu une matière visqueuse, un ambre transparent qui figeait les corps et les âmes dans une attente insoutenable. T-moins cinq minutes. Trois cents secondes. Un battement de cœur à l'échelle de l'univers, une éternité à l'échelle d'une vie humaine.

Naya sentit le froid de l'acier sous ses paumes. Ce contact tranchant appelait, par un contraste douloureux, la brûlure des mains de Tomas lorsqu'elles s'attardaient autrefois dans le creux de ses reins, sous la tiédeur d'un drap froissé. Sur son moniteur secondaire, dissimulé sous une cascade de fenêtres de télémétrie, le curseur rouge clignotait avec la fièvre d'un poreux secret. L'intrusion était complète. Elle avait franchi le rubicon numérique, pénétré dans les archives fantômes du programme Céleste, là où les vérités ne sont plus des équations, mais des cicatrices. Et à cet instant précis, le système de sécurité, cette sentinelle de silicium qu'elle avait elle-même aidé à concevoir, venait de murmurer son échec à l'oreille de la Directrice.

Le silence qui s'abattit sur la pièce ne fut pas celui de l'absence de bruit, mais celui de la suspension du souffle. C'était une pesanteur où chaque battement de cil devenait une détonation. Hélène, à l'autre bout de l'allée centrale, ne bougea pas d'un millimètre. Pourtant, Naya perçut le changement d'atmosphère. C'était une intuition animale, un frisson qui lui parcourut l'échine, là où la sueur commençait à perler, traçant un sillon glacé entre ses omoplates. Hélène tourna lentement la tête. Ce ne fut pas un mouvement brusque, mais une rotation lente, royale, comme celle d'une planète basculant vers sa face cachée.

Leurs regards se percutèrent. Dans les yeux d'Hélène, Naya ne lut ni la colère, ni la surprise, mais l'ambre froid d'une pitié antique. Autour d'elles, le Centre Spatial continuait de respirer. On entendait la pulsation de la machine, le ronronnement des processeurs, le murmure lointain des ventilations qui tentaient désespérément de chasser l'odeur d'ozone et de café rance. Dehors, la jungle de Guyane, immense bouche de sève et d'humidité, semblait presser ses lèvres contre les vitres blindées.

Naya inspira. L'oxygène de la pièce semblait dépendre entièrement de son souvenir de lui ; si elle cessait d'imaginer sa présence, elle craignait de suffoquer. Elle pensa à Tomas, sanglé dans le ventre de la fusée, à quelques kilomètres de là. Elle pouvait presque sentir, à travers les couches de polymères et de silence, la chaleur fiévreuse de sa peau. Elle se rappelait l'odeur de son cou — ce sillage de savon neutre mêlé à la moiteur de leurs étreintes clandestines dans la petite maison en bois en lisière de forêt — une empreinte olfactive qui l'obsédait plus que n'importe quelle trajectoire orbitale. Dans cet habitacle de métal, il n'était pas un héros ; il était l'homme dont le souvenir faisait trembler ses doigts sur le clavier.

Elle aurait voulu lui dire, par le biais du micro, avec cette voix de velours qu'elle réservait à l'obscurité de leur lit, que tout n'était qu'un immense mensonge. Mais les mots restaient coincés dans sa gorge, comme des éclats de verre.

Hélène se leva. Le froissement de son tailleur de soie fut plus assourdissant qu'une alerte rouge. Elle s'avança vers le pupitre de Naya, ses talons claquant sur le sol technique avec une précision chirurgicale. Chaque pas était une sentence.

— Naya, murmura Hélène en arrivant à sa hauteur.

Sa voix était une caresse empoisonnée, glissant sur la peau de la jeune femme comme une traînée de pétrole. Elle ne regardait pas l'écran, mais cherchait dans les traits de Naya les vestiges de la loyauté. Elle se pencha, son visage à quelques centimètres.

Naya put sentir l'odeur de son parfum — un jasmin sombre, nocturne, qui rappelait les jardins de Cayenne après la pluie. C'était une odeur de femme de pouvoir qui n'autorisait aucune faiblesse.

— Tu as ouvert une porte que même le temps ne pourra refermer, poursuivit la Directrice. Pourquoi faut-il que ton cœur vienne saboter ton génie ?

— Parce que mon cœur est la seule chose que vous n'avez pas pu programmer, rétorqua Naya.

Le compte à rebours affichait T-4:12. Sur les écrans, le gémissement de la bête de métal s'intensifiait sous la tension des gaz cryogéniques. On pouvait presque entendre le craquement de la glace sur les parois du réservoir. Naya reporta son attention sur son clavier. Elle détenait le code de sabotage. Elle pouvait sauver Tomas de ce vide qu'il appelait rédemption, mais elle le condamnerait à la solitude des draps froids et aux fantômes d'un sol empoisonné. Le dilemme lui déchira le ventre, une douleur viscérale, comme si ses propres organes se transformaient en plomb. L'amour est-il un acte de possession ou de libération ?

Hélène observa l'hésitation de Naya, un léger sourire étirant ses lèvres fines.

— Tu l'aimes trop pour le condamner à rester ici, Naya. Laisse-le devenir cette étoile qu'il rêve d'être.

Naya ferma les yeux. Elle se projeta dans la capsule, sentit le goût de plastique et de solitude de l'oxygène recyclé. Elle vit Tomas, ses yeux fixés sur les cadrans. Elle se rappela la rugosité de ses mains sur ses hanches lors de leur dernière nuit, cette urgence désespérée de graver dans la chair ce que l'esprit ne pouvait concevoir. "Si je ne reviens pas, cherche juste à te souvenir de comment c'était", lui avait-il dit.

À cet instant, Naya comprit que le véritable sabotage n'était pas celui du système,

mais celui de son propre égoïsme. D'un mouvement fluide, elle effaça la ligne de code. Elle ne briserait pas son envol. Mais elle ne laisserait pas la vérité mourir.

— Je ne vais pas arrêter le lancement, dit-elle, sa voix trouvant une densité qui fit reculer Hélène. Mais je vais tout envoyer. Chaque mensonge que vous avez enterré. Dans trois minutes, l'Europe entière saura ce que Céleste cache. Vous aurez votre succès spatial, Hélène. Mais vous n'aurez plus votre secret.

Le visage de la Directrice se décomposa. La glace se fissurait enfin. Elle tendit la main, mais Naya verrouilla sa console d'un geste sec.

T-3:00.

L'alarme de proximité retentit, un signal strident indiquant l'armement définitif des moteurs. Le personnel s'agita, ombres au service d'une machine de lumière. Naya se connecta au canal privé. Dans son casque, elle entendit le grain de la voix de Tomas, son souffle court, ce craquement de l'intercom qui devenait une caresse auditive.

— Je suis là, Naya, murmura-t-il. Je sens la fusée vibrer. Elle a faim de ciel.

— Vole, Tomas, répondit-elle, les larmes brûlant ses paupières. Vole vers ton vertige. Moi, je reste ici pour brûler ton ancienne prison.

Le transfert de données atteignit son apogée au moment même où l'allumage des moteurs principaux faisait trembler la Guyane. La chaleur dans la pièce monta d'un cran, ou peut-être était-ce seulement le sang de Naya qui battait trop fort à ses tempes. Elle fixa l'écran principal où la silhouette de Céleste, majestueuse et terrifiante, déchirait le voile de la nuit.

Dans l'ombre de la salle de contrôle, le duel de regards continua, mais l'issue n'était plus en doute. L'acier de la technologie avait rencontré la sève de la vérité. Naya posa

ses mains à plat sur la console, sentant les vibrations lointaines de la Terre qui s'effondrait sous elle. Elle était prête pour la chute, car elle savait que, quelque part entre la terre et l'infini, Tomas respirait enfin un air libre.

Le dernier chiffre s'afficha. T-0. Le monde explosa en un silence blanc avant que le tonnerre ne vienne tout balayer. Et dans cet instant de suspension pure, Naya sentit, contre toute logique, la brûlure d'une empreinte invisible sur sa peau, une dernière caresse avant l'absolu. Elle ferma les yeux, abandonnant les équations pour ne plus suivre que le rythme de ce battement de cœur partagé. Elle était la gardienne des cendres, et lui, l'éclat d'une vérité enfin délivrée.

Chapitre 17

T-2 : La Fusion des Temps

Dans le silence pressurisé de la salle de contrôle, le temps n'était plus une mesure, mais un poids de plomb écrasant les épaules de Naya. Dehors, la nuit guyanaise exhalait ses parfums de terre mouillée et de fleurs carnivores, une moiteur organique qui s'insinuait sous les pores pour défier la rigueur chirurgicale de l'acier. Elle fixa son écran, ses doigts fins tremblant sur le clavier de polycarbonate. Les colonnes de chiffres bleutés n'étaient plus des commandes de vol, mais l'arithmétique de son propre chagrin.

T-minus 120 minutes. Le décompte final fusionnait deux existences qu'elle avait tenté de maintenir séparées par une précision pathologique : la science et le sang. Soudain, une ligne de code s'arrêta. Elle ne clignotait pas ; elle attendait, tapie dans l'architecture du programme « Céleste » comme une faille sismique dans sa géométrie intérieure. C'était la signature de son père. Son sabotage n'était pas une erreur de calcul, mais une porte dérobée, un chemin de traverse pour celui qui aimait plus la vérité que la gloire.

Une larme s'écrasa sur le dos de sa main, son sel comme une insulte à la pureté de la salle blanche. À quelques centaines de mètres, dans le ventre de la capsule, Tomas attendait. Elle connaissait chaque centimètre de sa combinaison, mais surtout ce silence de cathédrale qu'il portait en lui. Elle se revit sur le ponton de bois décrépît du fleuve Kourou, sentant le battement de son pouls sous sa main, rapide et irrégulier.

— Tu penses à quoi ? avait-il murmuré ce soir-là, sa voix comme un froissement de soie.

— À l'instant précis où tout devient irréversible, avait-elle répondu.

Hélène entra dans la pièce. Son arrivée fut annoncée par son sillage de gardénia synthétique, une fragrance chirurgicale qui étouffait l'appel sauvage de la jungle. C'était l'odeur du succès sans partage. Elle s'arrêta derrière Naya, une main gantée de certitude posée sur le dossier du siège.

— Tout est nominal, Naya ?

— Nominal, mentit-elle, la gorge serrée sur la variable humaine qu'elle s'apprêtait à injecter dans la perfection binaire.

Hélène fixa l'horloge, son profil de glace s'adoucissant d'une nuance amère.

— Ne croyez pas que je sois de pierre, Naya. J'ai enterré mes propres désirs sous le béton de ce pas de tir il y a vingt ans. C'est le prix pour que l'humanité cesse de ramper.

Naya ne répondit pas. Elle se connecta au canal audio privé. Dans le grésillement des ondes, la voix de Tomas s'éleva, d'une clarté surnaturelle.

— Naya ? Je sens l'odeur de ton huile de coco à travers les circuits de mon casque... ça me ramène à la plage de la Rochette. C'est irrationnel, non ?

— C'est la seule chose réelle dans cette cabine, Tomas, répondit-elle, sa voix se brisant comme du verre. La porte est ouverte. Le code de mon père est là. Je peux tout arrêter. Un seul clic, et tu restes avec moi sur cette terre où l'on transpire encore.

T-minus 60 minutes. La vibration des systèmes de remplissage cryogénique fit trembler les parois. La bête s'éveillait, transformant l'acier en un glacier fumant au milieu de l'enfer vert.

— Si je reste, Naya, murmura Tomas après un long silence, est-ce que je serai vraiment là ? Ou ne serai-je que le fantôme de l'homme que tu as aimé, hanté par le vide qu'il n'a pas osé franchir ?

La question la frappa au cœur. Aimer, était-ce posséder pour se rassurer ou offrir la liberté de se détruire pour devenir soi-même ? Elle regarda le visage de Tomas sur le moniteur. Il y avait une paix tragique dans son regard, une lueur qu'il n'avait jamais eue sous la gravité terrestre.

Ses doigts survolèrent le clavier. Elle sentait le battement de son propre cœur, une percussion synchronisée avec le chronomètre de néon rouge. T-minus 10. 9. 8. Le monde n'était plus qu'une saturation d'ozone et de tension. Elle regarda une dernière fois l'onglet du sabotage, cette rédemption par la chute que son père lui avait léguée.

— Va, murmura-t-elle, si bas que seul le silence put l'entendre.

Elle ne cliqua pas. Elle ferma la fenêtre de code, laissant la machine reprendre ses droits. Dans ce renoncement, elle sentit une érosion lente de ses certitudes, celle d'une femme qui accepte de perdre l'autre pour qu'il puisse se trouver.

3. 2. 1. Décollage.

La salle Jupiter fut secouée par un rugissement primordial. Ce n'était plus un bruit, mais une force brute annihilant toute pensée. Naya s'agrippa à la console, les yeux fixés sur le point de lumière qui déchirait le voile de l'atmosphère, emportant son âme dans les ténèbres lumineuses de l'infini.

Le silence revint, vaste et froid. Hélène se levait déjà pour féliciter les équipes, mais Naya restait immobile, vidée de sa substance. Elle regarda son écran où le signal de Tomas scintillait comme une promesse lointaine. Elle sentait encore la chaleur de la vibration dans ses os, une dernière caresse charnelle de la terre à celui qui la quittait. Elle s'enveloppa dans son chagrin comme dans un manteau de soie, comprenant enfin que l'amour n'était qu'une autre forme d'apesanteur : une façon de tomber pour toujours, sans jamais toucher le sol.

Chapitre 18

T-0 : L'Ignition

Le décompte n'était plus un simple égrainage de secondes ; c'était le métronome d'une vie qui s'apprêtait à basculer, une suite de chiffres froids tentant de discipliner l'indisciplinable : le fracas d'un cœur qui bat trop fort.

Dans le cockpit étroit de la capsule Céleste, Tomas était enveloppé par une symphonie de cliquetis métalliques et de souffles pressurisés. L'odeur était celle de l'azote pur, une fragrance chirurgicale qui contrastait violemment avec le souvenir de la peau de Naya — ce parfum de jasmin sauvage et de pluie tropicale qu'elle portait comme une armure. Il ferma les yeux, laissant le cuir du siège et la morsure des harnais lui rappeler sa propre finitude. Le silence de l'espace n'était plus une menace. Aujourd'hui, le silence se nichait dans les non-dits qu'il laissait au sol, à quelques kilomètres de là, dans la pénombre feutrée du centre de contrôle.

Au centre Jupiter, Naya sentait l'humidité de la Guyane s'insinuer sous ses ongles malgré la climatisation. Ses doigts survolaient le clavier avec une précision qui la caractérisait, mais chaque frappe résonnait comme une trahison. Elle regardait les graphiques s'aligner, des lignes vertes parfaites, des équations qui ne mentaient jamais, contrairement aux hommes. Dans son oreillette, la voix de Tomas lui parvenait, hachée, mais elle y décelait une fêlure secrète. Elle se revit, des mois plus tôt, mentant à Hélène lors d'un débriefing tandis que sous la table, le regard de Tomas s'ancrait dans le sien, une reconnaissance muette au milieu des secrets d'État.

— Céleste, ici le Contrôle Vol. Paramètres nominaux. Tu es prêt, Tomas ?

Sa voix était un fil de soie tendu au-dessus d'un abîme. Elle voulait lui hurler de

s'enfuir de ce cylindre d'acier qui s'apprêtait à devenir un bûcher. Elle voulait lui dire que la vérité sur son père n'était rien face à la chaleur de sa main.

Tomas inspira profondément. L'air recyclé lui piquait les poumons.

— Prêt, Naya. On se voit de l'autre côté du ciel.

Ce « Naya » au lieu du protocolaire « Contrôle » fut un séisme. Hélène, la Directrice, redressa sa silhouette impériale, ses yeux d'acier fixés sur le mur d'écrans. Elle sentait cette électricité humaine qu'elle avait toujours tenté d'éliminer de ses calculs. T-minus 10 secondes.

Le sol commença à gronder. Ce n'était pas un bruit, mais une caresse tellurique remontant le long des jambes de Naya. À Kourou, la jungle sembla retenir son souffle. L'allumage survint. Le moteur Vulcain s'éveilla dans un rugissement qui n'appartenait plus au monde des hommes. Dans sa capsule, Tomas fut violemment plaqué. La vibration était une percussion sauvage cherchant à briser ses souvenirs. La pression des G s'accumulait comme une montagne sur sa poitrine, écrasant ses côtes, rendant chaque inspiration agonisante. Pour ne pas sombrer, il s'accrocha à une image : la courbe de la nuque de Naya, sa douceur, un rempart contre la carlingue qui hurlait de douleur métallique.

Au sol, Naya vit l'écran virer au rouge. Pas une alarme technique, mais son propre cœur affichant une erreur système. Elle savait ce qui se cachait dans les entrailles du code. Céleste portait en elle une faille structurelle dissimulée par Hélène. Son doigt tremblait au-dessus de la commande de sabotage. Choisir la vérité, c'était briser le rêve européen, mais c'était surtout arracher l'homme qu'elle aimait à un sacrifice inutile.

— Ignition, murmura-t-elle, les larmes brouillant enfin sa vision.

Le lanceur s'arracha à la terre dans une colonne de feu aveuglante. Tomas voyait par

le hublot la ligne bleue de la Terre, si fragile qu'elle ressemblait aux veines sur le poignet de Naya. Il était en train de tomber vers le haut. Naya ne regardait plus les trajectoires. Elle fixait le visage de Tomas sur le moniteur. Ses traits étaient tirés, vieillis de dix ans par l'accélération, mais ses yeux cherchaient la caméra, cherchaient son regard à travers les milliers de kilomètres de câbles.

— Je te vois, Tomas, murmura-t-elle, alors que sa main s'abaissait enfin vers le code parasite.

Hélène posa une main de glace sur son épaule.

— Il entre dans l'histoire, Naya. Ne gâchez pas cela.

L'odeur d'Hélène, un parfum de métal et de papier glacé, l'agressa. C'était l'odeur du sacrifice. Naya sentit une révolte sourde. Ses doigts dansèrent sur le clavier avec une ferveur désespérée. Elle injecta le virus. Une fenêtre cramoisie s'ouvrit : *DATA INTEGRITY COMPROMISED*.

Dans la capsule, Tomas ressentit un frisson métallique. La voix de Naya lui parvint, vibrante d'une émotion brute, dénuée de tout jargon :

— Tomas, écoute-moi. Le vide ne t'aura pas aujourd'hui. Je ne te laisserai pas devenir un secret d'État.

Il sourit malgré le manque d'oxygène. Il comprit que la chute ne se ferait pas dans l'espace, mais dans la vérité. L'indicateur de trajectoire vira au rouge. La fusée, ce joyau de technologie, devint un poème tragique écrit en lettres de feu. La poussée s'interrompit. Le "black-out" de la rentrée coupa les communications. Naya se leva, ignorant les cris d'Hélène. Elle quitta le centre Jupiter, monta dans sa Jeep et s'enfonça dans la jungle obscure, guidée par une intuition que nul radar ne pourrait égaler.

Elle conduisait vite, l'air chaud s'engouffrant par les fenêtres, emportant ses certitudes d'ingénieure. Quelques kilomètres plus loin, dans le ciel nocturne, une corolle de soie

s'ouvrit. Le module s'enfonça dans la canopée avec un fracas de branches brisées. Puis, le silence. Un silence vivant.

Tomas resta immobile, suspendu. L'odeur de la forêt — terre mouillée et sève fermentée — s'insinuait déjà par les valves de pression. Il déverrouilla son casque. L'air saturé de la Guyane l'enveloppa comme une couverture. Il entendit un moteur que l'on malmène, puis des pas rapides brisant les brindilles.

— Tomas !

Le cri déchira l'obscurité. Il actionna l'écouille. Naya était là, debout au pied de l'amas de métal fumant. Ses vêtements étaient déchirés par les ronces, son visage marqué par la sueur, mais ses yeux brillaient d'une lumière que nulle étoile ne pourrait égaler. Il se laissa glisser hors de la capsule, ses jambes flageolantes manquant de le trahir. Elle fut sur lui en un instant. Ce ne fut pas une rencontre polie, mais un impact. Leurs corps s'entrechoquèrent avec une violence née du manque.

Ses mains s'accrochèrent à ses épaules, s'enfonçant dans le tissu technique de sa combinaison, tandis qu'il enfouissait son visage dans le creux de son cou, respirant avidement cette odeur de vanille et de pluie.

— Tu es vivant, murmura-t-elle contre sa peau.

— Je n'ai jamais été aussi vivant.

Les projecteurs des hélicoptères commencèrent à balayer la cime des arbres, transformant la scène en un théâtre d'argent. Naya ne recula pas. Elle se sentait sauvage, en accord avec cette terre qui les accueillait. Elle n'était plus la fille hantée par les secrets, mais une femme qui avait choisi la chute plutôt que le mensonge.

— On a tout brisé, Tomas. Nos carrières, leurs secrets...

— On n'a rien brisé, répondit-il en effleurant sa joue, ses doigts s'attardant sur la peau qu'il avait tant imaginée sous les G. On a juste éteint les lumières artificielles pour

voir si on pouvait encore briller par nous-mêmes.

Le vent soulevé par les rotors agitait les branches, mais au centre de cette tempête mécanique, ils restaient soudés. Tomas prit son visage entre ses mains, ses pouces effaçant les traces de suie.

— Naya, peu importe leur prison de silence. Ce qu'on vit ici, dans cette boue, c'est la seule constante de mon univers. Je t'aime.

Elle l'embrassa, un baiser qui goûtait le sel, la fumée et l'espoir. Un baiser de promesse qui disait qu'elle serait son oxygène quand le monde l'étoufferait. Les hommes en uniforme descendaient en rappel, mais ils ne voyaient que deux amants qui avaient trouvé leur propre fenêtre de lancement. Naya sourit, un sourire d'une beauté déchirante contenant toutes les étoiles de la galaxie. Elle s'appuya contre lui, sentant leurs cœurs battre à l'unisson — le seul signal de télémétrie qui importait encore. L'incendie de leur passion était plus puissant que celui des moteurs de Céleste. Ils étaient enfin réels.

Chapitre 19

Post-Vol : Le Silence de l'Espace

Le ciel de Kourou n'était plus une étendue de velours noir parsemée de diamants froids ; il était devenu un linceul d'encre, lourd et humide, qui pesait sur les épaules de Naya comme le regret d'une vie entière. À cet instant précis, alors que les derniers échos du grondement de la fusée s'éteignaient dans les replis de la jungle amazonienne, le monde semblait avoir retenu son souffle. L'air, saturé d'humidité et d'une odeur entêtante de terre brûlée et d'ozone, collait à sa peau, une étreinte moite qu'elle ne cherchait plus à fuir. Elle se tenait debout sur la terrasse d'observation, les doigts crispés sur le garde-corps en métal dont la morsure glacée contrastait avec le feu qui dévastait ses entrailles.

Naya ferma les paupières, cherchant dans l'obscurité le souvenir de la peau de Tomas. Elle l'imaginait là-haut, dans l'habitable exigu du module *Céleste*, entouré par le cliquetis régulier des systèmes de survie, ce battement de cœur mécanique qui était désormais le seul lien le rattachant à l'existence. Elle pouvait presque sentir l'odeur de l'oxygène recyclé, ce parfum sec et métallique qui tentait d'effacer le souvenir de leur dernière nuit. Elle s'était imprégnée de lui, de ce mélange de savon de Marseille et de fatigue propre à ceux qui ont trop attendu. Elle avait saboté le programme. Elle avait glissé un grain de sable dans l'horlogerie parfaite de la souveraineté européenne pour sauver l'homme qu'elle aimait du sacrifice ultime exigé par Hélène. C'était un acte d'une trahison pure, une déchirure dans le tissu de son propre héritage, mais en cet instant, la morale n'avait plus la saveur de la vérité.

Derrière elle, le chaos s'installait dans le centre de contrôle. Elle entendait, comme dans un rêve ouaté, le bruit des pas précipités et surtout, ce son sec, définitif : le cliquetis des menottes. Hélène, la directrice à la volonté d'acier, venait d'être

emmenée par la sécurité intérieure. Naya n'avait pas besoin de se retourner pour voir son visage. Elle devinait ce regard d'une incompréhension tragique, celle d'une femme qui avait confondu l'immensité de l'espace avec l'étroitesse d'un destin politique. Hélène avait sacrifié l'humain sur l'autel de l'histoire ; Naya venait de sacrifier l'histoire sur l'autel d'un baiser qu'ils n'avaient jamais vraiment fini d'échanger.

À des centaines de kilomètres au-dessus d'elle, Tomas flottait dans le silence absolu de l'orbite. Dans le module endommagé, la lumière était d'une pâleur spectrale, un bleu électrique qui soulignait les creux de son visage fatigué. Il ne sentait plus le poids de son propre corps, cette charge de traumatismes qui l'avait maintenu cloué au sol pendant tant d'années. Pour la première fois, il était léger. Il posa sa main gantée contre la paroi froide. Ce contact impersonnel ne faisait qu'exacerber la soif qu'il avait de la chaleur de Naya.

Il se souvint de sa main, la veille, lorsqu'ils s'étaient croisés dans le couloir de l'infirmierie. Elle n'avait rien dit, mais ses doigts avaient frôlé les siens, une caresse électrique, une promesse silencieuse gravée sur son épiderme. Il se rappela l'odeur de ses cheveux, un parfum fugace de jasmin qui luttait contre la rigueur de l'acier, et la douceur de sa voix lorsqu'elle lui expliquait les trajectoires orbitales comme s'il s'agissait de poésie. Dans l'immensité du vide, il ne cherchait plus les étoiles ; il cherchait le souvenir de ce contact, cette géométrie de chaleur qui était son unique ancre.

En bas, sur la terre ferme, Naya sentit un frisson parcourir son échine. Elle aurait juré avoir entendu un appel. C'était cette connexion mystique que les scientifiques ne pourraient jamais mettre en équation, ce fil de soie invisible qui relie deux âmes au-delà des couches de l'atmosphère. Elle baissa les yeux vers ses mains. Elles tremblaient. Ces mains qui avaient manipulé des composants de haute précision, qui avaient réécrit des lignes de code pour détourner le destin de *Céleste*, n'étaient plus que des mains de femme amoureuse, nues et vulnérables. Elle avait détruit le rêve de

son père, elle avait brisé la carrière de dizaines de personnes, et pourtant, dans le creux de son estomac, là où se logeait autrefois une anxiété pathologique, il n'y avait plus qu'une certitude brûlante : il valait mieux un homme vivant dans un vaisseau brisé qu'un héros mort dans une machine parfaite.

Un bruit de pas mesuré approcha. C'était le lieutenant de la sécurité.

— Mademoiselle, vous devez venir avec nous. Des explications sont attendues.

Naya sourit faiblement, un sourire qui n'atteignit pas ses yeux embués. Elle leva le visage vers la voûte céleste.

— Laissez-moi encore une minute, murmura-t-elle, la voix brisée par une émotion qu'elle ne cherchait plus à contenir. Laissez-moi lui dire au revoir dans le silence.

Elle fut conduite dans un bureau aveugle, au sous-sol. Un homme au visage sculpté dans le silex s'assit en face d'elle, son souffle sentant le café froid.

— Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ? Vous l'avez tué lentement là-haut.

— Vous ne comprenez pas, répondit-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Pour Tomas, la mort n'est pas de ne plus respirer. La mort, c'était de continuer à vivre dans le mensonge que vous lui aviez construit. Là-haut, il est libre. Et si c'est là son dernier voyage, alors c'est le plus beau qu'un homme puisse accomplir.

Le gardien revint quelques minutes plus tard, le visage sombre, tenant une feuille de papier.

— On a capté une émission radio analogique, juste avant que le module ne disparaisse derrière la face cachée. Ce n'était pas du jargon technique.

Naya prit la feuille, ses doigts tremblant légèrement. Sur le papier, une seule phrase : *« Le ciel est d'un bleu que tes yeux n'auraient pas désavoué. Merci de m'avoir laissé voir la lumière. Je t'attends là où le temps n'existe plus. »*

Elle pressa le papier contre son cœur, fermant les yeux pour mieux voir le visage de Tomas. La température dans le module commençait sans doute à baisser, le givre

dessinait peut-être des fleurs de glace sur les parois, mais elle savait qu'il n'avait plus froid. Il l'emportait avec lui, dans chaque battement de cil, dans chaque respiration comptée.

Elle monta dans le véhicule de sécurité noir. Alors que la portière se refermait avec un bruit sourd, elle jeta un dernier regard vers le haut. Le jour commençait à poindre, une ligne d'or pâle déchiquetant l'horizon de la jungle. L'air de Kourou s'allégeait, mais une odeur ténue de jasmin, portée par les vents de la forêt sauvage, s'invita dans l'habitacle. C'était l'odeur de leurs rendez-vous secrets, le parfum de la trahison devenue sacrée.

Naya laissa sa tête reposer contre la vitre froide. Elle n'était plus l'ingénieure à la précision pathologique. Elle était un cœur qui battait à l'unisson avec un autre, quelque part dans la nuit éternelle. La fenêtre de lancement était close pour la technologie, mais pour eux, elle venait de s'ouvrir sur l'éternité. Elle était libre. Enfin. Car elle avait découvert que le plus beau des voyages n'est pas celui qui nous emmène vers d'autres planètes, mais celui qui nous permet de revenir, sain et sauf, au creux d'un autre cœur. Elle sourit à l'invisible, portant en elle la chaleur d'un amour que même le vide absolu ne pourrait jamais refroidir.

Chapitre 20

Épilogue : La Poussière de Kourou

Le ciel de Kourou n'était plus ce dôme d'acier, rigide et mathématique, sous lequel Naya avait passé tant de nuits à chercher la rédemption dans les chiffres. Ce soir-là, il ressemblait à une soie froissée, un dégradé d'indigo et de pourpre qui semblait vouloir panser les plaies de la terre. L'air était d'une densité presque liquide, chargé de cette odeur de terre mouillée, de fleurs de frangipanier dont le parfum entêtant agissait comme une caresse, et de ce sel marin qui s'accrochait aux cils comme des perles de regret.

Naya marchait sur le sable de la plage de la Cocoteraie, ses pas s'enfonçant avec une lenteur délicieuse dans cette matière meuble, si différente du béton froid des salles de contrôle. Pour la première fois depuis des années, elle n'était plus l'ingénieure de vol aux mains gantées de précision, ni la fille d'un fantôme dont le nom était gravé dans les secrets d'État. Elle était simplement une femme qui respirait. Le silence de la jungle, à quelques mètres, n'était pas une absence, mais une symphonie organique : le bourdonnement des insectes et le bruissement des palmes formaient un cocon protecteur. Le programme Céleste était en cendres, une carcasse de métal fumante dans la mangrove, mais au cœur de ce désastre, Naya se sentait, paradoxalement, entière.

— On m'avait dit que le sable de Guyane gardait la chaleur du soleil bien après son coucher, murmura une voix derrière elle.

Ce n'était pas une voix forte, mais elle résonna dans la poitrine de Naya avec la fréquence exacte d'une corde de violon qu'on vient de pincer. Elle n'eut pas besoin de se retourner. Elle connaissait ce timbre — un mélange de rocaïlle et de douceur qui

avait traversé le silence des étoiles pour revenir vers elle. Elle ne le vit pas s'approcher, elle le devina. Le rayonnement thermique de Tomas l'enveloppa avant même qu'il ne parle ; une onde de chaleur humaine, sauvage et familière, qui vint balayer les hivers de métal qu'elle portait en elle.

Tomas s'arrêta à sa hauteur. Il ne marchait pas avec l'assurance d'un héros, mais avec la fragilité d'un homme qui a trop longtemps flotté dans l'éther et qui réapprend la pesanteur. Il ne portait plus sa combinaison. Une simple chemise de lin clair, ouverte au col, révélait la courbe de ses clavicules. Il sentait l'iode, l'eucalyptus et cet arôme de café froid qui semblait lui coller à la peau, vestige des veilles interminables.

— Tu es venue voir ce qu'il reste ? demanda-t-il doucement.

Naya tourna enfin la tête vers lui. Ses yeux, d'ordinaire si vifs, habitués à scruter les moniteurs, étaient maintenant embués d'une émotion qu'aucune équation ne pouvait résoudre.

— Je suis venue voir ce qui commence, répondit-elle. Mon père... j'ai passé ma vie à essayer de corriger sa trajectoire. À réparer un moteur qui avait explosé bien avant ma naissance. Aujourd'hui, en regardant la fumée s'élever du pas de tir, j'ai compris que je n'étais pas son héritage. Je suis juste moi, Tomas.

Il fit un pas de plus. Ce contact électrique, infime, provoqua chez Naya un frisson qui n'avait rien à voir avec la brise nocturne. Tomas leva la main, hésitant avant de poser ses doigts sur sa joue. Sa peau était rugueuse, marquée par les cicatrices du passé, mais son toucher possédait une légèreté de plume.

— Tu m'as sauvé de l'oubli, Naya. J'étais prêt à devenir une particule de poussière parmi les débris. Mais tu m'as ancré. Tu as été ma fenêtre de lancement.

Naya ferma les yeux, se laissant envahir. Elle n'était plus l'ingénieure froide, elle

était une terre qui recevait enfin la pluie. Elle sentait battre le pouls de Tomas contre sa tempe, un rythme régulier qui disait : *Je suis là.* Ils s'enfoncèrent ensemble vers la lisière de la forêt, là où les arbres géants semblaient porter la voûte céleste sur leurs épaules. Ils s'assirent sur la racine monumentale d'un fromager, un géant dont les contreforts créaient une alcôve de mousse. La lumière de la lune dessinait des dentelles d'argent sur le visage de l'astronaute.

— Est-ce que tu entends ? murmura Tomas. Le monde qui respire sans nous. Il n'a pas besoin de nos algorithmes, Naya.

— Le vide ne me fait plus peur, avoua-t-elle dans un souffle. Parce que je sais qu'il peut être rempli.

Elle passa ses bras autour de son cou, sentant la force de son torse contre sa poitrine. Leurs cœurs battaient à l'unisson, une synchronicité parfaite que la télémétrie n'aurait jamais pu capturer. Tomas inclina la tête et chercha ses lèvres. Quand elles trouvèrent enfin les siennes, ce ne fut pas l'embrassement des moteurs qu'elle avait anticipé, mais quelque chose de bien plus terrifiant : la douceur. C'était un baiser qui goûtait le sel et l'abandon, la fin d'une trajectoire et le début d'une chute libre.

Ce n'était plus une simulation, mais l'impact brutal de la réalité contre ses certitudes. Naya s'agrippa à lui comme si la gravité risquait de les abandonner. Mais pour la première fois, elle ne craignait pas la chute. Si elle devait tomber, elle tomberait avec lui, et la terre serait douce.

Lorsqu'ils finirent par s'écarter, le souffle court, le monde avait changé de couleur. À travers une trouée dans les nuages, une étoile filante traversa le firmament, laissant une traînée d'argent. Ce n'était pas une fusée, juste un morceau d'univers qui s'éteignait en beauté.

— C'est une poussière d'étoile, dit Naya avec un sourire nouveau.

— Non, corrigea Tomas en resserrant son étreinte. C'est nous.

La poussière de Kourou retombait sur eux, mélange de cendres industrielles et de pollen tropical. Elle n'était plus un poids, mais une parure. Naya comprit que la véritable fenêtre de lancement ne s'ouvrait pas vers les hauteurs glacées, mais vers l'intérieur, vers cette capacité inouïe de se reconstruire au milieu des ruines. Le chapitre de l'acier se fermait. Celui de la peau commençait.

Ils quittèrent le rivage alors que l'aube pointait, jetant des rayons de gloire sur le tapis de feuilles mortes. Le compte à rebours était terminé. Le temps zéro était passé. Mais ce n'était pas la fin du monde. C'était simplement le premier matin.

FIN

Merci d'avoir lu "Fenetre de Lancement"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)